This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~B2.3~~
KCA 12 (5)

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX

ALPES ET EN ITALIE.

VOYAGES

EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

PAR TOPFFER.

5

BRUXELLES,

MELINE, CANS ET COMP^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

LIVOURNE, MÊME MAISON. | LEIPZIG, P. MELINE.

1855

KCA 12 (5)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAY 25 1957

51+127

VOYAGES EN ZIGZAG

AUX ALPES ET EN ITALIE.

Dix-neuvième journée.

Dès hier notre malade mangea sa ration de saucisson auprès d'un ruisseau tari : signe qu'il entrait en convalescence. Aujourd'hui, il se trouve complétement rétabli, en sorte que le coussin jaune qui constituait à lui tout seul notre ambulance est mis à la disposition de chacun des braves du régiment.

Nous voulions partir de bonne heure, mais il faut attendre. Une énorme charrette, chargée de balles de coton, obstrue la route, obstrue le pays; devant ce masto-

donte tout s'arrête ou rebrousse; autour, tout crie, tout se démène; les fouets claquent, les mules s'abattent, jusqu'à ce qu'enfin le monstre s'engage lentement dans la rue de Borgo, où, de son ventre, il bouche les fenêtres, emporte les volets et broie les étages.

Toujours des montagnes. Vernon commence à manquer d'air. C'est vrai que les montagnes, surtout si elles sont toutes les mêmes, finissent bien par avoir aussi leur genre de monotonie. Celles-ci, hormis dans le défilé des gorges de la Brenta, où elles viennent border la rivière de parois stériles et tourmentées, se ressemblent et par leur physionomie et par leurs accidents. Elles ne sont ni nues ni boisées, ni douces ni sauvages, ni chair ni poisson. Mais au delà des gorges elles se couronnent d'arbres, elles se parent de verdure, et, de plus en plus fraîches et fleuries, elles inclinent leurs dernières pentes jusque sous les murs de Bassano. A partir de cette ville, plus de monts, plus de coteaux, mais une immense plaine où l'on ne voit communément que le ciel et la route. A nous alors, Suisses, de manquer d'air.

Il est dimanche. A Grigno, où nous arrivons affamés, on ne trouve que des poulets. Qu'à cela ne tienne! Aussitôt neuf de ces malheureux ne font qu'un saut du verger au tournebroche. Cependant la table se dresse; père et mère s'en mêlent, et l'aïeul, et les enfants, et des moutards et le chien. C'est bien du monde. Aussi l'aïeul se met-il à donner la chasse à ses petits-fils, à ses petites-

filles, et partout où il en attrape, d'une paire de soufflets, ou d'un coup de pied dans l'organe, il les envoie directement *alla chiesa*. Après quoi, il revient contre le chien, qu'il envoie au diable, et aux curieux, qui, chassés de la porte, escaladent les fenêtres. C'est bruyant, et l'on n'y voit goutte; mais les poulets, y compris un coq octogénaire, sont excellents, et ce déjeuner comptera.

En tout pays, pour les pêcheurs il n'y a pas de jour de repos. La Brenta est bordée d'hommes demi-nus qui fouillent le fond des anses avec une coiffe fixée au bout d'une perche. Ces hommes ne prennent rien, mais ils ne se découragent pas; rien n'est obstiné comme un joueur. Voici dans les cabarets, des barbus qui, la veste sur l'épaule, crient *cinque! sei! otto!* C'est le jeu de la mora. Leur voix s'y enroue, leur œil s'y enflamme; on dirait, non pas un divertissement, mais quelque sinistre brutalité.

Au delà ce sont des étalages de pastèques; tout autour, des riches qui se gorgent pour un liard, une populace qui contemple, des pouilleux à leur affaire. Plus loin, une longue file de femmes qui, sorties de l'église, regagnent leurs hameaux. Toutes, jeunes et vieilles, ombragent d'une blanche toile leurs traits brunis : le jaune, le rouge, éclatent dans leurs vêtements, et elles jasent ou folâtrent avec un bruyant abandon.

Ces dimanches-là sont certes bien différents des nôtres, mais pas plus médiocrement célébrés, malgré le

tableau que je viens d'en tracer. Ces pauvres gens sont tous vêtus de leurs meilleurs habits, tous ont été à la messe; et si quelques-uns s'oublient étourdiment à jouer ou à boire, nul d'entre eux ne sait ce que c'est que l'incrédulité, le doute ou seulement l'indifférence à l'égard des choses saintes.

Les hostilités recommencent, et à propos d'arbres encore. C'est que voici les oliviers qui commencent juste à l'endroit où Vernon a apophthegmisé qu'ils doivent finir. L'olivier, a-t-il dit, s'arrête à vingt lieues de la Méditerranée; ceux-ci ont franchi la consigne évidemment. Du reste, si, au point de vue de la salade, l'olivier est un estimable végétal, au point de vue du paysage, c'est encore un arbre charmant, fin de feuille, capricieux de branchage, qui ne hante ni les déserts ni les potagers, mais qui, retiré avec ses frères sur les pentes abruptes ou dans les cantons écartés, y abrite le solitaire, ou y attire le passant fatigué. Et si ces petits drôles de mûriers d'hier rappelaient ces disciples d'institution dont l'esprit, ratatiné par la méthode Jacotot ou n'importe quelle, s'est épanoui en phrases et a poussé en mots, ces oliviers d'aujourd'hui rappellent ces garçons élevés aux champs, dont l'intelligence noueuse est forte en séve et féconde en bons fruits.

Au coucher du soleil, nous sortons des montagnes, et voici, sans transition, un immense et plan horizon qui s'abaisse de toutes parts devant nous. Alors, de la terre

le spectacle passe aux cieux ou flotte dans l'espace embrasé; ici des nues amoncelées, là des flocons égarés. Tout près de nous, Bassano élève au-dessus des prairies ses terrasses de briques, ses tours crénelées et la ligne rasante de ses longues toitures. L'aspect de cette ville nous rappelle vivement celui que présente, au sortir du Val d'Aoste, l'élégante apparition d'Ivrée.

C'est l'heure du cours. Les bourgeois endimanchés se promènent sous une allée de platanes au murmure des boiteux et des aveugles, qui, de la place qu'ils se sont choisie, déclament emphatiquement leurs misères. Plusieurs leur font l'aumône, aucun ne les brusque : partout, en Italie, l'état de mendiant est respecté. Mais dans l'allée extérieure, des élégants de café circulent en phaéton ou chevauchent à grand spectacle, tandis que des charretées de citadins, tout à fait revenus des vanités de jeunesse, se promènent en famille, humant le frais, jasant, regardant, digérant. Malgré la bizarre diversité des équipages, le bariolé des personnes et le comique des incidents, pas une de ces sociétés ne songe à rire de l'autre, et il paraît comme entendu entre ces bonnes gens que chacun s'amuse comme il peut et s'y prend comme il sait. Et puis, voulez-vous rire? voici là-bas des bouffes, des polichinelles; c'est fait pour cela. Notre arrivée ne laisse pas que de faire sensation, surtout notre costume, et encore plus notre mère jésuite. Mais qu'on juge ce que doivent paraître, au milieu de cet endimanchement des

habitants, nos blouses, nos pantalons, qui, dès Genève, n'ont connu d'autre lessive que les rinçées du ciel. Cependant, soit linge blanc, soit d'ingénieux artifices de cravate, soit bonne mise et manières conformes, nul ne se méprend sur notre condition de gens comme il faut; il nous est même arrivé dans quelques auberges d'être pris pour des Anglais. C'est fort cher.

Au surplus, ce qui fait le gentleman, c'est l'accessoire plus encore que le principal de la mise, et, à la tabatière d'un homme, l'on connaît mieux quel il est qu'à son habit. Bien plus, il y a du goût dans le négligé, dans le chiffonné du vêtement extérieur, pourvu que le linge soit frais, le foulard riche, la cravate distinguée. A des conditions pareilles, il y a du goût dans la mise du campagnard quand, sous sa bure, reluit l'éclatante blancheur de sa grosse chemise, quand les oreilles de son ample et bon soulier sont bien tenues par des attaches de cuir proprement bouclées. Mais, au rebours, il y a défaut entier de convenance et d'agrément dans cette tenue toute d'extérieur qui procède uniquement de la coupe des habits et des arrêts de la mode, dans cette élégance vulgarisée qui s'achète aujourd'hui toute faite et qui se pose indifféremment sur le courtaud et sur le chef, sur l'homme de lettres et l'arracheur de cors aux pieds. A vous, liseur de plates gazettes et d'imbéciles prospectus, de vous extasier devant ce progrès humanitaire, où viennent se perdre dans une menteuse uniformité non-seulement toutes les distinc-

tions de condition et avec elles la sorte de dignité qui convient à chacune, mais encore ces traits d'individualité, cette physionomie qui varie d'homme à homme, et qui a ses signes expressifs dans la mise, dans le chapeau, dans la manche et dans les boutons de la manche. Encore, si cette révolution dans le vêtement n'était pas le signe fidèle de cette révolution dans les esprits qui les transforme tous insensiblement en unités semblables, en échos tous les mêmes d'un journalisme radoteur, en pièces toutes faites et toutes pareilles de cette machine qu'on appelle émancipation, civilisation, dix-neuvième siècle! Et ne voyez-vous donc pas, humanitaire que vous êtes, que sous le char roulant de votre progrès trompeur, déjà le poëte expire, l'art s'en va, le peintre, le dramaturge, le romancier, sont aux abois, faute d'un petit grain de passion à étudier autour d'eux, faute de types, de caractères, d'âmes non pas seulement diverses, mais nuancées; qu'au lieu de beaux livres vous avez des produits littéraires, une fabrication et une consommation, des Balzac et des Sand, une espèce humaine qui s'achète, qui devient un troupeau, machine à faire du drap pilote ou à tisser du coton, comme les Égyptiens d'autrefois furent machine à creuser des canaux et à élever des pyramides? Ne voyez-vous pas votre société-modèle qui, déshéritée de calme, de croyances, d'affections, affranchie de tous liens d'enthousiasme, de respect ou seulement de déférence, de toute dignité, de toute résignation, de tout

joug, se nourrit d'idées rebelles, travaille en jalousant, s'enrichit sans profit, déteste sa condition, ne compte ni sur elle, ni sur vous, ni sur Dieu même, mais sur des chances, sur des émeutes, sur des révolutions, sur des guerres, sur d'affreux et sanglants désastres?... Et puis, guérissez-la avec vos utopies pas même innocentes et morales, avec vos niais et impossibles systèmes, avec votre presse éhontée, avec votre menteuse égalité, avec votre hideux matérialisme!...

Nous voici, à propos de bottes, bien en colère. Pardon, lecteur. A peine établis dans notre hôtel, nous le quittons pour retourner au cours, ceux d'entre nous du moins qui ne craignent pas d'y reparaître en costume de route. Pour les autres, ils font toilette; mais au moment où ils achèvent de mettre la dernière main à leur ajustement, voici la nuit qui tombe tout exprès pour les envelopper de son ombre. C'est fatal. A l'extrémité du cours, il y a un grand pavillon où affluent, autour des amateurs de sorbets, les musiciens ambulants; notre place, comme disent les gazetiers, y était marquée d'avance.

L'hôtel est tout endimanché aussi. Le maître est une sorte de poitrinaire échevelé, tout en jabot et en nankin. L'hôtesse est une prima donna dans son costume de première représentation. L'héritier présomptif est un moutard extrait tel quel du journal des modes, une petite créature busquée, mousselinée, bouffante, qui se tient fort mal sur deux quilles en basin plissé. Cette petite

créature obstrue les escaliers, occupe les galeries, gêne toutes les communications, et de son cerceau fait trébucher les pères de famille; sa place aussi est marquée parmi les *enfants terribles*.

Dans une vaste et magnifique salle, et au son des guitares, on nous sert somptueusement quatre assiettées pour vingt-deux. Nous allons nous coucher repus de musique et mourants de faim.

Vingtième journée.

Une journée encore sépare nos personnes de Venise, mais nos esprits y sont déjà arrivés, et nous marchons aujourd'hui plus préoccupés des lagunes où nous tendons, que des objets qui nous entourent. Pourtant, à une heure de Bassano, force est bien de nous arrêter pour considérer une procession de pénitents, de femmes, de campagnards, qui marchent affairés, tumultueux et navrés, sans que nous sachions bien pourquoi. L'on dirait des gens qui reviennent en toute hâte de la noce pour éteindre leurs maisons qui brûlent.

Dès ici plus d'horizon lointain; le regard se partage entre la route et le ciel, et cependant il y a encore un

paysage qui présente d'exquis détails. Ce sont des haies fleuries et touffues, des arbres d'un feuillage sombre et d'une noble élégance; tout à côté de soi, des fouillis ténébreux, des eaux mystérieuses; partout des profils de constructions élégantes, des murs de briques dont les accidents, la couleur, les bases minées, le faîte orné de lierre, offrent mille sujets d'intéressants croquis. Mais il faudrait de bons yeux et des loisirs pour étudier ces gracieuses délicatesses du paysage vénitien; aussi nous nous contentons de les admirer en passant.

En même temps la chaleur est extrême, le chemin poudreux, et ces eaux mystérieuses dont je parlais tout à l'heure ne sont au fond que des flaques à grenouilles. Pas plus que dans le Sahara l'eau vive ne jaillit du sol pour désaltérer le Bédouin et le réjouir de son murmure. Brûlés et haletants, nous atteignons Castelfranco, qui se trouve être un gros bourg composé d'une immense place publique, sans arbres, sans fontaine, sur laquelle le soleil darde à plomb des rayons dévorants. Pendant que notre déjeuner s'apprête, vite nous courons à la cathédrale pour y faire provision de froid.

Cette bourgade de Castelfranco, d'autres encore qui lui ressemblent, y passer, y déjeuner même, c'est tolérable; mais y vivre pour nous serait affreux. Rien n'y rappelle nos habitudes, rien n'y répond à nos besoins, rien n'y sourit à notre façon de comprendre l'existence, et, en vérité, il nous est arrivé de songer quelquefois que la

captivité elle-même, dans notre ville natale, nous serait plus supportable que la liberté dans un pareil exil. Les maisons y sont immenses, ouvertes de toutes parts, sans trace d'asile domestique et retiré; les gens y vivent debout, épars, s'entretenant bruyamment entre eux, ou s'isolant pour dormir à l'ombre; les boutiques y sont des étalages de denrées, de victuailles, d'étoffes; et nulle part un libraire, un marchand de papier, de meubles ou d'élégants ustensiles; aucun indice de ville intellectuelle, de vie de cité, d'art, d'aisance ornée. Ce n'est ni la solitude, ni la société; et pour ce qui est de ce commerce avec la nature qui peut, à la rigueur, tenir lieu du commerce des hommes, il ne saurait exister ici, où la haie voisine, le mur prochain, suffisent pour masquer la vue des campagnes; où le sol d'ailleurs, partout cultivé, ne présente nulle part de ces espaces librement visités où, guidé par la trace foulée d'un sentier, vous allez chercher loin des habitations un calme indolent et rêveur.

Les famines recommencent. L'on nous sert, au bout d'une grande heure, le plus morne petit échantillon de déjeuner qui ait jamais contristé des affamés. Il est vrai que nous avons demandé du café au lait, mais uniquement parce qu'il n'y avait pas autre chose; or, pour le café au lait, rien n'égale la fabuleuse impéritie, la gaucherie pyramidale des Italiens. L'on dirait des sauvages de la mer du Sud, à qui l'on aurait commandé des œufs pochés pour quatre.

Au sortir de Castelfranco, ruban prodigieux. Nous employons à le consommer trois grands quarts d'heure. Heureusement, voici à l'autre bout un charcutier qui vend de la limonade. Vite on lui en commande un flacon. Pouah! quelle drogue! C'est du petit-lait tourné. Cependant, M. Topffer ayant ouvert sa tabatière, une belle charcutière y prend sans façon la prise qu'il allait s'offrir à lui-même. Après quoi elle appelle le *picolo* pour qu'il en fasse autant. Ce picolo n'est autre que l'héritier présomptif des saucissons et du saindoux, un grand adolescent de qui le nez précoce prise déjà à plein pouce et à tous venants. Devant cette charcuterie champêtre, et à l'ombre des platanes, des cochers boivent, des carrioles attendent, un aveugle mendie, des rosses échinées se chassent les mouches et secouent leurs grelots... Voilà tout composé le tableau flamand, le tableau suisse, le tableau de Teniers, le tableau de Le Sage, le tableau de tout pays, et toujours gai, récréatif, attachant, poétique même, quand, après avoir été bien étudié et spirituellement senti, il est ensuite rendu finement et avec vérité.

Encore ici un trait qui se perd. Pleurez, peintres; romanciers, que votre cœur se serre! Qu'est devenue dans nos mœurs *l'hôtellerie*, ce théâtre si animé jadis des rencontres inattendues, des réunions improvisées, des aventures romanesques, et quelquefois des plus brillants dénoûments? Que sont devenus ces muletiers qui s'y rencontraient, amenant sur leurs bêtes de gras prélats,

des bacheliers folâtres, une timide et tendre dame dont la beauté frappait tous les regards, dont la mélancolie intéressait tous les cœurs, dont la grâce, retracée par un Cervantes ou seulement esquissée par un Le Sage, encore aujourd'hui nous charme et nous rend amoureux d'un souvenir, d'une ombre vaine?... Au lieu de cela, des hôtes fashionables, des sommeliers en frac, des voitures de poste, des voyageurs muets, affairés; plus d'aventures, plus de mouvement, de diversité, de naturel, de bonhomie; une rogue vanité, le genre, la mode, la vogue; et à la place de cette héroïne qui, aussi pure qu'elle est éprise, franchit le seuil accompagnée de tendres vœux et entourée d'égards volontaires, des ladys empaquetées, de roides demoiselles qu'accompagne un laquais, qu'entourent des égards à prix fixe! Voilà ce qui nous reste, et bientôt la vapeur, bientôt les waggons, d'un bout du monde à l'autre auront balayé ces débris.

Aussi, romancier de nos jours, si tu es plat, commun, ignoble quelquefois; si, au lieu de peindre, tu railles ou tu t'emportes; si, dégoûté de tout ce qui s'offre à ta vue, tu rebrousses dans l'histoire ou tu te retires, comme fait Sand, dans ta propre pensée, pour en étudier les fantaisies et pour en révéler les déréglements; si, artiste sans passion, philosophe sans morale, femme sans sexe, tu ne sais créer que des types raisonneurs, des sages monstrueux, des héroïnes sans naturel et sans grâce, furies sans tendresse, amantes sans pudeur, *incomprises* à bon droit,

est-ce bien ta faute? Je le crois, pour ma part, car des plus ingrats débris de mœurs, de sentiment ou de passion, il y a plus à tirer pour l'art que tu cultives que du sarcasme, de la doctrine, du type ou du monstre... Mais, j'en conviens, tu es excusable, puisque enfin ce n'est pas du peintre transi qui n'a sous les yeux que le branchage décharné des chênes d'hiver qu'il faut attendre des tableaux de doux soleil et de riante feuillée.

Encore quelque chose pourtant se conserve de l'antique hôtellerie dans certains cantons de l'Italie. Outre ce concours d'oisifs et de flâneurs, de boiteux et de musiciens; outre ce pittoresque tumulte des vives couleurs, des voix expressives, des rires folâtres et des accents plaintifs, on y voit s'arrêter devant le seuil de l'auberge, tantôt une troupe de jeunes filles qui, pressées sur un chariot, font quelque folle équipée,—leur gaieté les trahit et leur rougeur les protége; — tantôt un moine, deux prêtres, un brillant cavalier; tantôt encore une grande dame qui semble fuir des lieux détestés, ou gagner secrètement quelque retraite enchantée. On y retrouve aussi, dans les petites villes, l'hôte à traditions, gros de l'endroit, avide et probe, discret à propos, secourable au besoin, maître si son épouse le lui permet; personnage toujours le même chez les bons romanciers du vieux temps, toujours divertissant, à jamais regrettable!

Au coucher du soleil, nous entrons à Mestre; c'est de ce côté-ci le seuil de Venise. Point de lagunes encore,

point de mer et pas de gondoles; nous nous étions figuré la chose tout autrement. Mais à la place, une ville peuplée d'ouvriers de port, de pêcheurs, de gondoliers; une multitude pressée de jeunes filles, de vieillards, d'hommes basanés qui, les jambes nues, la veste sur l'épaule, s'adossent aux piliers, stationnent sur les places, se groupent autour des spectacles en plein vent, et s'apprêtent, au sortir des travaux du jour, à fêter l'heure du crépuscule et les fraîcheurs de la soirée. Notre troupe, qui survient, attire les regards et provoque les remarques de cette foule oisive. D'abord l'on ne devine point ce que nous pouvons bien être; mais après que l'on nous a vus gagner l'auberge fashionable, après surtout que, du haut de l'impériale de notre omnibus et à la vue de tout le peuple, le cocher a remis à chacun de nous son havre-sac propre et bien conditionné, nous sommes définitivement proclamés *Inglese*.

L'auberge ici n'est pas de celles dont nous venons de parler. Point d'hôte ni d'hôtesse; des gérants seulement, qui font les affaires de capitalistes absents. Abominable système au demeurant, extrême et dernier échelon de l'hospitalité dégénérée. Ces gens sont là comme le cormoran, et aussi gracieux, uniquement pour fondre sur le poisson, mettre en poche et dégorger. Ils nous font payer à prix d'or le droit de franchir leur seuil; après quoi ils recommandent au cuisinier de nous bien affamer; puis, retournant à leur fainéantise, ils ne s'occupent pas plus de nous

aujourd'hui qu'ils ne s'en occupaient hier à pareille heure

Dès que nous sommes installés, M. Topffer fait partir David pour Venise, avec l'ordre d'y retenir des logements dans quelque hôtel bien situé, et d'y commander notre déjeuner pour demain à neuf heures. Nous allons ensuite reposer nos personnes sur le grand balcon de l'hôtel, et aussitôt, de la place, tous les regards se dirigent sur nous. Spectacle pour spectacle, nous sommes les mieux partagés. Dans cet instant en effet, le soleil, sur le point de disparaître derrière les lignes basses qui bornent l'horizon du côté de Fucine, empourpre de ses derniers feux le dessous des branchages, le faîte des bâtiments, le marbre des coupoles, et tandis qu'au loin nous voyons les champs pâlir et la nature s'assoupir dans un repos solennel, ici, dans la rue, c'est le réveil, le mouvement, la gaieté, le tumulte, des cris, des chants, des spectacles. Tout à la fois, et à quelques pas les uns des autres, un petit marchand proclame à plein gosier les vertus et le prix de ses rations de cervelas; à droite, un tragique prête sa voix de stentor à de petits héros de bois qui sont Attila et ses Huns : le carnage est affreux; à gauche, Arlequin protége l'innocence à grands coups de batte; plus loin Polichinelle nasille l'impénitence, bat sa mère, étrangle son juge, pend son bourreau, tant et tant que le diable s'en mêle et l'emporte à son tour. Et pendant que tous ces personnages, jaloux chacun d'attirer de son côté l'honorable public, crient, se démènent, frappent à l'envi, comme

au milieu d'une tranquille assemblée de dilettanti, un virtuose de carrefour roucoule les tendresses d'Almaviva, un vieillard impassible tourne la manivelle de son orgue, et une maladive et délicate enfant accompagne de sa mandoline une mélancolique ballade. Mais, chut! là-bas vient de se former un orchestre qui fend la foule, pousse droit au pied du balcon, s'y balaye une place, salue jusqu'à terre et se donne le *la*... C'est pour les *Inglese!*

Cet orchestre est impayable, normal, caractéristique. Deux femmes, l'une jeune et fière, l'autre grosse mère, à la fois rogomme et orientale, y tiennent la guitare; une sorte d'horloger ruiné, coiffé d'une casquette de l'autre monde, y souffle débilement dans une clarinette aigrie; un de ces vieillards de place publique revenus de tout, excepté de la bouteille, y symphonise stoïquement sur le boyau desséché d'un squelette de violon; puis un seigneur alto, frais, réjoui, dans sa fleur, avec la plus comique prestesse, du dos salue, du pied aligne, du coude enfonce, du sourire approuve aux bons endroits, et d'un bravo, d'un bravissimo, couvre, écrase les mauvais. Et le plus gai, c'est que ce brave homme, parfaitement convaincu de l'humble médiocrité de son orchestre, n'aspire, par ces comiques formalités, qu'à remplacer pour nous un douteux plaisir par un spectacle divertissant, aux fins de rendre nos cœurs indulgents et nos bourses généreuses. Nous rions aux éclats, la musique cesse, et les sous pleuvent.

Cette soirée de Mestre nous laisse un vif et brillant souvenir. Plus qu'à Venise même, plus que nulle part dans notre voyage, nous avons surpris ici le peuple italien tel que l'ont fait ses institutions, ses malheurs et son climat : désœuvré, pauvre, poétique, avide de gaieté, de plaisir et de fête, oubliant avec une merveilleuse facilité, en face d'Attila qui hurle ou de Polichinelle qui nasille, le naufrage de sa fortune et les misères de sa destinée.

Vingt et unième journée.

Nous nous embarquons de bonne heure. La radieuse sérénité de l'air, la nouveauté des impressions, l'approche du plaisir, et, en attendant, cette paresseuse navigation sur une mer enchantée, tout concourt à nous jeter dans un doux enivrement de joie. Plus tard, sans doute, nous apprendrons à connaître ces molles béatitudes de la gondole, ce bercement insensible où s'endorment les agitations, où se calme la joie elle-même, où l'âme tout entière s'assoupit dans les douces langueurs d'un aimable rêve; mais, pour l'heure, nous cherchons de nos grands yeux ouverts où est Venise, inquiets presque, après une demi-heure de navigation, de ne la point voir encore. Au lieu

de Venise, c'est une douane insulaire qui visite nos hardes et nous réclame des droits; plus loin, ce sont des mendiants de mer qui courent d'une gondole à l'autre, quêtant pour la madone et pêchant pour les saints; voici, sur la droite, une poudrière insulaire aussi, et un factionnaire posé comme une quille sur l'angle du bastion: cet homme, s'il a des goûts exclusivement contemplatifs, doit goûter là le parfait bonheur, et pour peu qu'on oublie de le relever, il en est quitte pour gagner la terre ferme à la nage et sans mouiller son fourniment. Au delà d'îlots terrassés et de plages nues, on aperçoit une grève lointaine qui court se perdre à l'horizon. C'est la côte.

Mais bientôt, à l'opposite, et derrière une gaze de brume azurée, des coupoles, des minarets, des dômes d'or, des faîtes de palais, toute une féerie d'édifices qui s'étendent à perte de vue sort insensiblement du sein des eaux et paraît flotter à leur surface. Émerveillés à cette vue, nous saluons d'un triple hourrà la reine de l'Adriatique, et d'une gondole à l'autre nous nous complimentons joyeusement sur ce que ce mot de désir et de découragement quelquefois : Voit-on Venise? a trouvé enfin, grâce à nos persévérants efforts, une digne et péremptoire réponse.

Toutefois, et les poëtes l'ont remarqué, rien ne sied mieux à la beauté qu'une gaze légère. A mesure que nous approchons, la féerie décline, le fantastique s'en va, des murailles se montrent qui ressemblent fort à des murailles; l'on ne voit plus de près que de longs bâtiments uni-

formes, percés de jours étroits, et un sale canal où s'engage notre flottille. Une eau verte et croupissante y lave les fondations noircies de masures désertes; point de vie; à peine quelques familles hâves de fièvre et rongées de misère habitent ces décombres encore debout. Ainsi, dès l'abord, le murmure des chants amers de Child Harold résonne au cœur, et l'on reconnaît avec tristesse que la belle Venise n'est plus qu'une reine expirée, dont on vient admirer le magnifique linceul.

De ruelle en ruelle, nous arrivons au grand canal. Ici la scène change soudainement. C'est le bruit, c'est le mouvement, plutôt encore que l'activité; une population de mariniers et de portefaix qui stationnent sur l'étroite chaussée, ou qui sont occupés de quelque chargement; des adieux, des reconnaissances, des agaceries, qui vont s'entre-croisant des gondoles au rivage et du rivage aux gondoles. Dès que les nôtres ont été aperçues : « Hôtel de l'Europe! » nous crie-t-on de vingt endroits à la fois; et ainsi nous savons notre gîte longtemps avant que David ait pu nous joindre ou nous faire avertir. C'est qu'un étranger n'entre pas à Venise que vingt, que cent gondoliers ne l'aperçoivent, n'épient ses démarches, ne s'enquièrent de ses projets, dont chacun exige nécessairement le concours de leurs services, et David a eu beau entrer dans Venise seul, et de nuit, toute la gondolerie est déjà au courant de nos affaires. C'est là une police incomparable et toute trouvée, qui a dû rendre jadis d'immenses services à l'oligarchie vénitienne.

Sur les bords du grand canal l'architecture étale toutes ses magnificences. C'est, des deux parts, une série continue de palais, les uns massifs, splendides, grandioses; les autres simplement ornés d'arabesques capricieuses, d'ogives moresques, de colonnades légères; partout un goût composite, et sinon pur dans le sens qu'entendent les doctes, exquis du moins, varié, pittoresque, libre, exprimant à la fois et l'âge de l'édifice, et la condition du maître, et la fantaisie de l'architecte. Point de ces longues enfilades de bâtiments assujettis de par une pédante municipalité à être tous uniformes et pareillement alignés; système froid et de fausse grandeur, où rien des mœurs du pays, rien des êtres domestiques ne se peint dans le décor de la façade, dans l'arrangement des ailes et dans la physionomie des balcons; où la pensée individuelle de l'architecte, son savoir, son génie, ses caprices d'élégance ou de grâce, sont brutalement sacrifiés à une prétentieuse régularité et aux insipides merveilles de la symétrie. Ici tout est inégal, irrégulier, divers; et, chose admirable, rien n'est discordant. Ornements, corniches, moulures, cintres, entablements, colonnades, tout s'ordonne, tout vient se fondre en une harmonie riche, animée, somptueuse, et qui serait entière aujourd'hui encore, sans les outrages qu'a reçus de la destinée, bien plus que du temps, cette cité malheureuse. En effet, les sculptures extérieures de plusieurs palais ont été enlevées et vendues à des étrangers par leurs propriétaires devenus indigents;

d'autres, inhabités et déserts, offrent aux regards les tristes vestiges de l'abandon et du délabrement; quelques-uns transformés en magasins ou en écoles, portent sur leur fronton ou au-dessus de leur porte l'écriteau autrichien, signe de déchéance et d'esclavage.

Cependant nous cheminons avec une merveilleuse rapidité. A peine vient d'apparaître en face de nous le Rialto, ce chef-d'œuvre des ponts ornés, que déjà nous entrons sous les ténèbres de sa large voûte pour aller déboucher plus loin dans une mer ouverte où, tournant à gauche, nos gondoles viennent heurter doucement les degrés d'un superbe palais. C'est notre hôtel. Ainsi David, en majordome intelligent, nous a logés dans la plus belle situation de Venise. En face, une mer couverte d'embarcations, des îles chargées d'édifices, la splendide immensité du ciel : voilà pour notre ordinaire. A deux pas, les quais, la Piacetta, le palais du doge, Saint-Marc et le café Florian : voilà pour nos loisirs et nos fêtes. Comme nous avons fait toilette à Mestre, il ne s'agit plus que de déjeuner, et, pour ne point perdre de temps, nous arrêtons durant le repas le programme de nos divertissements. D'emblée, et sur la proposition de M. Topffer, il est décidé que cette première journée on l'emploiera tout entière à flâner, à s'aller perdre, à parcourir sans le boulet d'un cicérone, et jusqu'à ce que la terre nous manque, tous les quartiers et les recoins à notre portée. Ainsi en

effet, et ainsi seulement, voir devient un piquant plaisir; ainsi seulement l'esprit observe activement des objets qui lui apparaissent avec toute leur fleur de nouveauté, et, au lieu de se laisser sottement confisquer au profit des musées et des sacristies, il se prend librement à ce qui l'entoure, à ce qui se présente, à ce qui lui plaît, et au simple plutôt encore qu'au phénomène, au vivant plutôt qu'à la momie.

Cette méthode nous réussit. Perdus dans d'étroites ruelles bordées d'étalages surchargés, nous coudoyons, nous sommes coudoyés, jusqu'à ce que, l'espace s'élargissant, nous venions tomber droit sur la place Saint-Marc. La place du Dôme à Milan nous parut autrefois bien splendide; mais ceci! quelle nouveauté, quelle majestueuse bizarrerie, quel ensemble d'orientale somptuosité et d'austérité massive! Ce portail étoilé, ces quatre chevaux de bronze, ces fines ogives, ces dômes lourds, l'or, l'azur, la foule, des pigeons par milliers : certes, c'est là de quoi causer l'ébahissement du provincial, même des badauds de capitales; aussi ne nous gênons-nous en aucune façon d'être émerveillés et ravis. Faisant ensuite le tour de cette vaste place, nous trouvons qu'à droite elle s'ouvre sur la Piacetta, qui s'ouvre elle-même sur la mer. Là surtout plane le glorieux souvenir de l'antique Venise; là surtout le cœur se serre à la vue de ce lion jadis formidable, de ce colossal palais du doge, monument d'inouïe prospérité; de ces flots où, à la place

jusqu'à mille personnes, un café qui ne s'est pas fermé depuis cent ans, est connu dans Venise comme l'est chez nous la tour de Saint-Pierre : chacun de nous mettre dans la direction, et nous d'y tomber tout droit. O le merveilleux établissement! ô la royale industrie! C'est sur la place Saint-Marc : chaises, tables, tentures, sorbets, bonbons, limonades, tout est prêt à toute heure, et pour autant de particuliers qu'il en arrive. D'un coup d'œil le garçon a enregistré vos trente-six fantaisies, et d'un tour de main il fait surgir devant vous des échafaudages de gâteaux croquants et de boissons glacées. L'un de ces garçons, doué évidemment de cette exquise pénétration qui d'un regard sonde les bourses et lit dans les appétits, nous prodigue des attentions discrètement flatteuses, tantôt prévient, tantôt éclaire nos désirs, et se trouve être, au bout de bien peu d'instants, notre ancien et fidèle ami. Après que nous nous sommes rafraîchis, bien vite nous retournons nous perdre, mais prudemment cette fois, et comme font des gens qui veulent à heure fixe se trouver autour d'un bon dîner. La chose réussit.

Pendant cet admirable repas, le ciel s'embrase peu à peu des feux du soir, et cette mer qui est sous nos fenêtres prend insensiblement une teinte d'azur légèrement rosée dont le riant et pur éclat se reflète dans l'âme en secrète et sereine allégresse. En même temps tout se ranime sur les flots, et autour des bâtiments plus gros qui stationnent çà et là, pittoresquement ombragés de lam-

beaux de voiles et de nattes dressées, d'innombrables gondoles circulent avec une charmante prestesse. Cette embarcation, particulière à Venise, est une sorte de longue et basse péniche dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalousies qui abrite un divan commode. A l'avant la proue se redresse en une plaque de métal, dont la forme, comme celle du cou de cygne, est élégante et fière, tandis que sur l'arrière un seul homme, debout, et comme suspendu sur l'extrême rebord de la poupe, d'une rame simplement posée sur une grêle pièce de bois taillée en chevalet, fait voler la galère, la dirige avec une habile témérité sur les étroits passages, tourne les obstacles, rase, franchit, esquive, jamais ne s'arrête, jamais ne heurte, et semble n'être, lui et sa gondole tout ensemble, que le plus agile dauphin de ces parages. L'on s'habitue sans doute à ne remarquer plus tant de délicate adresse et d'audacieuse précision; mais, pour l'étranger, c'est un constant sujet d'amusante surprise. Et telle est la confiance qu'inspirent de si habiles mariniers, qu'après avoir pu craindre cent fois un très-désagréable naufrage, on finit bientôt par s'abandonner en toute sécurité aux prestes évolutions de l'intelligent brin de paille auquel l'on vient de confier sa fortune.

A la même heure, et aussitôt que les fraîches haleines du soir sont venues tempérer l'ardeur déjà attiédie du couchant, de l'intérieur des rues étroites, du fond des demeures et des comptoirs, la foule se porte sur le quai

des Esclavons, qui borde cette mer sillonnée de gondoles, et nous-mêmes, après notre repas, nous allons en grossir le flot. Là, sur les dalles encore brûlantes, une multitude de petits marchands dressent précipitamment leurs échoppes, leurs pyramides de pastèques, leurs cafés en plein vent; des boiteux, des aveugles, de jeunes mères qui portent leur nourrisson et qui traînent après elles leurs aînés, accourent, implorent, se hâtent d'émouvoir, les uns par l'instance pitoyable de leurs prières, les autres par le spectacle étalé de leur morne détresse; des soldats, des moines, des Arméniens passent affairés, ou se promènent indolemment, tandis qu'assis à l'ombre des piliers du palais ducal, des citadins fument leurs pipes, lisent la gazette, ou assistent, tranquilles et rêveurs, au bruyant tumulte de cette pittoresque scène.

A l'extrémité de ce vaste quai, une large rue s'ouvre sur notre gauche; nous y entrons. Elle est pareillement remplie de peuple et d'étalages irrégulièrement dispersés; étendu tout de son long au beau milieu de la voie, un jeune gars y dort à côté de trois poules effarées qui composent tout son fonds. C'est que dans une ville comme Venise, où il n'y a ni voitures ni chevaux, l'alignement des échoppes n'étant plus de nécessité, chaque petit vendeur s'établit librement à l'endroit de la voie qui lui convient, et plusieurs, qui n'ont point d'échoppe, se contentent de poser leurs marchandises à terre et de s'endormir tranquillement auprès. A l'acheteur de faire le reste. De

là une incomparable variété de groupes, qui sont ani
et expressifs par tous leurs côtés, au lieu d'être aux t
quarts noyés dans l'uniformité obligée d'un alignem
régulier. Pendant que nous cheminons, un jardin pub
planté de beaux arbres se montre à notre droite; ce
peut être que ce Lido tant célébré des touristes poète
à nous d'y faire aussi notre pèlerinage; à nous d'y être
notre tour enivrés de brise du soir, d'historiques rém
niscences, de poétiques émanations, jusqu'à ce que, sort
de ce séjour, nous ayons appris que le Lido est fo
éloigné de l'endroit où nous venons de goûter de s
pures jouissances. C'est égal : autant de pris.

Sur ces entrefaites la nuit tombe, et M. André nous
entraîne de nouveau sur la place Saint-Marc, où il nous a
conviés à venir prendre le café pour ce jour-là et pour
les jours suivants. Combien cette place a changé d'aspect!
Ce matin, la foule s'y portait tout entière sous l'ombre
des galeries qui en forment le pourtour; ce soir, d'in-
nombrables chaises, dont les premières rangées s'ap-
puient au seuil des cafés, l'ont envahie jusqu'au centre,
où, dans un espace laissé libre, la musique des régiments
autrichiens est disposée autour d'un cercle de lutrins
illuminés. Venise est là, qui, avilie et charmée, écoute
les fanfares de ses vainqueurs; et tandis que les pâles
lueurs du firmament éclairent de douteuses clartés les
coupoles du dôme et le faîte des palais, de dessous les
galeries les feux scintillent et forment comme la bordure

d'or qui brille au bas d'une sombre et majestueuse tenture. Qu'est le luxe, même celui des cours, auprès de ces splendeurs? Et si, chez les Vénitiens eux-mêmes, l'attrait de ces soirées prévaut, pour les y attirer, sur la mollesse des habitudes, sur l'abattement des âmes, sur la souffrance des souvenirs, que l'on juge de l'impression que doivent produire sur nous autres Scythes ces merveilles accumulées des siècles, de l'art, de la nature, et du plus suave, du plus radieux des climats!

Pour nous, semblables aujourd'hui à ce spectateur de théâtre, qui, le drame joué, ne saurait plus dire les visions dont avant le lever de la toile se berçait son imagination impatiente, s'il nous est impossible, à la vérité, de ressaisir cette image que nous nous étions faite de Venise avant d'y avoir été, et qui se composait de mille traits empruntés à l'histoire, aux poëtes ou au babil de la renommée, nous sommes certains du moins que, cette fois, la réalité, en trompant notre attente, ne l'a pas déçue, et que le souvenir que nous avons emporté de cette belle cité a bien plus d'éclat, bien plus de grandeur et de poétique attrait que n'en eurent les songes, brillants pourtant, où elle nous apparaissait à l'avance. Bien plus, après y avoir passé trois jours d'une fête continuelle, c'est moins par la réminiscence du plaisir que notre cœur s'y est de plus en plus attaché; que par cette sorte de mélancolique affection, de savoureuse amertume que provoque le spectacle d'un déclin anticipé, d'une grande

et irrémédiable infortune. Peut-être aussi quelque sinistre pressentiment nous fait-il redouter pour de plus humbles républiques un anéantissement pareil; surtout si, quand la liberté y unissait naguère les citoyens, c'est aujourd'hui un esprit de jalouse équité qui les divise; si, naguère amarrées au tronc nerveux des traditions antiques, on les voit aujourd'hui délier le câble, quitter l'anse tutélaire, et s'abandonner par l'impétueuse rapidité des courants aveugles.

Après quelque séjour sur cette place, nous nous rendons au théâtre, où l'on joue le *Barbier de Séville;* puis, rentrés au logis, le calme, la vue des flots, et aussi ce doux ébranlement du plaisir qui écarte le sommeil des paupières, nous retiennent bien avant dans la nuit sur les balcons de l'hôtel.

Vingt-deuxième journée.

Aujourd'hui, hélas! cicérone. Celui dont nous allons jouir est une sorte de particulier rauque et bilieux, un ancien homme de lettres déchu, râpé, aigri, de qui la visible misanthropie contraste assez drôlement avec la profession qu'à coup sûr il ne s'est pas choisie, celle de

servir les plaisirs d'une espèce humaine qu'il déteste. Impatient de commencer sa besogne, impatient de la terminer, ce malheureux n'aspire qu'à avoir accompli son supplice quotidien; et quand le fond ténébreux d'un antre sauvage semblerait seul devoir convenir aux amertumes de son âme en peine, il lui faut à toute heure naviguer en plein soleil, fendre la foule joyeuse, subir les questions étourdies du touriste et le babil enjoué des ladys. Pauvre homme! il n'a qu'un bon moment : c'est le soir, lorsque, tenant enfin son salaire, il voit s'ouvrir devant lui quinze heures assurées de solitude, de ténèbres, de malédiction interne contre les touristes, les ladys, le ciel, la terre et lui-même.

Notre déjeuner se prolongeant, cet aigri s'en irrite; il est déjà tout violet d'apostrophes rentrées. Pour lui complaire, nous nous embarquons sur une flottille de gondoles, et nous voilà voguant vers les merveilles étiquetées d'itinéraire. Tous, nous songeons que ce qu'il y a de plus merveilleux dans chacune, c'est l'histoire d'y aller, et surtout d'en revenir. Et en effet, outre que chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre c'est indigeste, lorsqu'on vient de passer une demi-heure à regarder en l'air dans l'entonnoir d'une coupole, c'est avec une bien légitime satisfaction qu'on s'étend sur les coussins d'un divan. Durant ces courses, notre aigri s'assied à la proue, et là, ouvrant son parasol, il cuve en silence le fiel de ses dégoûts.

Nous débarquons d'abord à l'église San-Georgio. A

vous, lecteur, de lire dans quelque itinéraire les belles choses que nous y avons vues, car il ne peut entrer dans notre plan de vous les décrire, et nous y serions, au surplus, fort embarrassé. Cette église est l'un des chefs-d'œuvre de ce puissant architecte dont le génie est empreint dans la plupart des grands édifices de Venise, de Palladio. On y voit des Tintorét, on y voit, surtout dans le chœur, des sculptures en bois qui sont bien tout ce que le goût, l'invention, la fantaisie, peuvent offrir aux yeux de plus richement exquis. Les Tintoret ne sont guère portatifs, et à la rigueur l'on peut s'en passer; mais n'avoir volé qu'une des figurines qui décorent les niches de ce chœur, c'est là une vertu majuscule qui nous sera certainement comptée. Et la tentation est d'autant plus forte, que, de ces choses, il ne s'en fait plus. Cet art si gracieux, si vif, si propre au décor familier et de détail, il est mort, enterré; nous, dix-neuvième siècle, nous, humanité avancée, nous en sommes à payer bien cher les plus modestes bahuts du moyen âge. C'est que nous fabriquons bien, mais nous n'inventons plus; nous faisons bien des moules qui multiplient indéfiniment un produit, mais nous n'imaginons plus; et nos créations elles-mêmes ne sont que des reproductions matérialisées du beau de la Renaissance, du beau grec, ou encore du beau de Louis XV, impur ce dernier, mais qui nous va au même titre que les autres, parce qu'il est tout fait, tout inventé. Voilà en quoi consiste notre progrès. Il a ses

bons côtés, sans doute; il a ses amis aussi, et toutefois nous mourrons, je le crains, avant d'avoir eu la douceur d'en grossir le nombre.

En effet, cette impuissance de création qui se révèle de plus en plus chez quelques nations avancées par excellence, cette multiplication des produits artistiques qui croît chez elles en raison directe de la stérilité de la pensée et du déclin de la poésie, sont, à nos yeux, sinon une preuve manifeste, un signe du moins, et un signe énergique que ce progrès est faux et bâtard. Partant, non pas même des leçons de l'histoire, mais seulement de la nature de l'homme telle qu'elle nous est connue, nous n'imaginons pas, pour des sociétés d'hommes, de développement complet et heureux en même temps, dès que la tendance essentielle de ce développement est de méconnaître de plus en plus, pour les rayer bientôt du rôle, les besoins de l'imagination, le penchant instinctif de l'idéal, la poursuite et le culte du beau. Nous n'imaginons pas qu'aucune chance de félicité et de grandeur soit assurée aux nations qui vont délaissant de plus en plus l'idée pour la forme, l'intelligence pour le procédé, le sentiment pour la convention, le plaisir moral pour le physique bien-être; et nous ne savons voir, dans ce progrès tant vanté, que la tranquille mais effrayante invasion du matérialisme social. C'est assez pour que nous ne puissions l'aimer et pour que nous osions en médire.

De l'église San-Georgio, nous naviguons vers l'église

du Rédempteur. A chaque lieu de débarquement on trouve invariablement deux ou trois gueux qui se disputent l'honneur de poser sur le rebord de votre gondole un officieux bâton crochu, sous prétexte de la maintenir pendant que vous mettez pied à terre. Autant d'occasions pour le touriste de montrer qu'il sait reconnaître de généreux services. Après quoi il entre dans l'église, dans le chœur, dans la sacristie; puis il sort de la sacristie, du chœur, de l'église; autant d'occasions encore; le voilà transformé en fastueux qui comble de largesses tout un peuple de faméliques. Beau rôle, mais coûteux. Dans cette église du Rédempteur, on admire de belles toiles de Bellini, le maître du Titien, des châsses étincelantes, et des capucins très-gras. L'un de ces capucins se prend à embrasser tendrement notre cicéroné. Autrefois, nous raconte plus tard celui-ci, c'était mon élève honnête et chéri; puis il se jeta dans le vice, tant et tant qu'il en a connu les pointes, et la pénitence lui est venue. Alors il est entré dans l'ordre, et aujourd'hui tour à tour il se repent et fait la quête.

De cette église nous passons à celle de Saint-Sébastien. Ici, de dessous l'abri du portail, une troupe de mégères, effrayantes de maigreur et farouches d'avidité, s'élance sur nous, rompt nos rangs et nous assiége d'instances à brûle-pourpoint. C'est le cas d'être bien vite fastueux. Dans cette église, l'on voit des chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, et l'on en voit trop, ils se nuisent l'un à l'autre;

aussi déjà l'indigestion s'en mêle, et ce monotone pèlerinage de nef en nef commence à nous paraître un temps dont nous pourrions user plus agréablement. Pourtant nous nous laissons conduire encore à l'église des Scalze : la porte en est fermée, et le sacristain est à boire. Vite on court le chercher; mais au lieu de l'attendre, M. Topffer déclare au cicéroné que nous voici, quant aux églises, parfaitement rassasiés; qu'au surplus, il ait à laisser là sa méthode, pour se conformer à la nôtre, qui est d'aller à Murano visiter les fabriques de verroterie. Nous voguons vers Murano.

Nos gondoliers sont jeunes, rieurs, en train de folâtrer. Ils se mettent à lutter de vitesse dans ces canaux étroits, sans qu'aucun des gondoliers dont ils rasent les embarcations songe à craindre pour sa cargaison. Bien plus, obligés qu'ils sont, dans la rapidité de leur course, de faire place à d'autres ou de ne pas se heurter entre eux, du bout de la rame ils parent à tout, et se trouvent voler tantôt de front, tantôt de file, sans autre entente que ce commun accord qui résulte de l'adresse intelligente des lutteurs. Seulement, partout où les canaux se croisent en sens divers, ils ralentissent leur marche, et font entendre un cri destiné à avertir tel gondolier qui ne les voit pas encore. Sans cette précaution, à chaque instant les gondoles embrocheraient ou seraient embrochées, et l'histoire d'être confortablement étendu sur un divan n'empêcherait pas le passager d'avoir le dos scié par cette ar-

mure de métal qui se dresse à l'avant des gondoles. De lutte en lutte nous nous trouvons de nouveau dans cette mer ouverte au travers de laquelle nous sommes venus de Mestre, et, au bout d'un quart d'heure de navigation, nous abordons à Murano. Crochets, gueux, cicérones officieux, pullulent, et des perles de quoi verroter les sauvages des deux hémisphères. Ceci vu, nous nous hâtons de regagner Venise, et, passant cette fois sous le pont des Soupirs, nous venons prendre terre à la Piazetta, tout à côté de l'escalier des Géants, qui est notre chemin direct pour pénétrer dans le palais du doge.

La magnificence intérieure de cet édifice répond à la splendeur extérieure de Venise. Merveille d'architecture et de sculpture, décors de toute espèce, salles immenses, passages d'apparat et issues secrètes, prétoires d'or et cachots affreux; on retrouve là, intacts encore, tous les vestiges de la grandeur, de la force, de l'active ambition, ceux aussi d'un faste corrupteur et d'une tyrannie jalouse et implacable.

Les chefs-d'œuvre des peintres vénitiens abondent aussi dans ce palais, et, si nous l'osons dire, nous n'avons pas été bien vivement séduit par les mérites de cette illustre école. Une exécution savamment hardie, une prodigieuse puissance de composition, toutes les richesses et tous les prestiges de la couleur, voilà quelles sont les grandes qualités qui y prédominent, à l'exclusion de l'intention poétique, de l'expression étudiée de la forme, sur-

tout de ce sentiment sévère qui, pénétrant au delà de la vivante surface des visages, va saisir au fond des âmes, pour l'amener palpitant sur la toile, le drame de foi ou de passion dont il aspire à représenter l'image. C'est ainsi du moins que nous nous expliquons pourquoi telle pâle figure du Pérugin nous a plus vivement frappé que n'ont pu faire ceux des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne que nous avons eu l'occasion d'admirer durant notre court séjour à Venise.

Il fait très-chaud, et le café Florian n'est pas éloigné. Nous allons y faire une halte rafraîchissante, avant de visiter l'intérieur de l'église de Saint-Marc, le plus intéressant des édifices de Venise. L'antiquité, l'Orient, l'Occident, chacun des triomphes de la république, ont apporté à ce temple ou un tribut de magnificence, ou quelque rareté conquise sur les infidèles : l'architecture y est de tous les âges, de tous les styles, mais byzantine d'ensemble, imposante d'antique majesté, et, pour nous, d'une frappante nouveauté. Le parquet y est bossué comme seraient les ondes agitées d'un lac. Ceci fait ressouvenir, au milieu de ces riches parvis, de ces sables submergés où naguère des pêcheurs et des pirates posèrent les premières cabanes de Venise.

Après dîner nous allons, comme le jour précédent, passer notre soirée sur la place Saint-Marc. Même spectacle et même affluence; mais au lieu de la musique autrichienne, ce sont de toutes parts des musiciens ambulants,

quelques-uns passables, d'autres divertissants. Pendant qu'assis au frais, les groupes fashionables écoutent ou s'entretiennent, des légions d'industriels sortent de dessous terre. Celui-ci entend que vous lui achetiez un tour de perles, cet autre vous met des pantoufles sous le nez, un instant après des cure-dents, un cigare, un bouquet, des clous de girofle, de la poudre à moustaches, du caramel, des fulminantes, un petit chien... Bientôt, ma foi, sous peine de ne savoir plus où donner de la tête, nous nous laissons faire, à l'instar des Vénitiens, et l'industrie nous assiége, nous obsède, sans que nous y prenions garde.

Vingt-troisième journée.

Tout n'est pas pour le mieux dans le plus radieux des climats. Ce matin la plupart d'entre nous, en se regardant au miroir, se prennent pour un autre, tant leur visage est tacheté, bouffi, désharmonisé par la piqûre des cousins!

Notre aigri est à son poste. Nous lui demandons de nous conduire à l'Arsenal. Ceci le contrarie, car dans *la Venise en huit journées,* de Quadri, l'Arsenal aurait dû venir hier. Il ne peut, toutefois, que se conformer à

nos désirs; et le voilà qui, amer et râpé, se met à notre tête. Les marchands d'accourir sur leur seuil, pour voir passer les *vinti due;* c'est le nom que nous a donné la rue, tandis que la police a imprimé sur son bulletin : « M. André, professeur, avec ses élèves. »

Comme nous cheminons vers l'Arsenal, voici qu'une belle musique de galops et d'ariettes nous électrise, nous attire; et, guidés par les sons, nous entrons dans la salle du bal... Ohé! des prêtres, une foule qui prie, tous les signes du recueillement et de la dévotion : c'est une église qui fête son saint. Vite on nous présente la tirelire, et, en retour de son offrande, chacun de nous reçoit un petit portrait du saint. La curiosité est étourdie.

Arrivés à l'Arsenal, et pendant que notre cicéroné postule pour nous la permission d'entrer, nous admirons, aux deux côtés de la porte, deux lions colossaux, qui furent transportés d'Athènes à Venise en 1687 par François Morosini. Ces lions, qui, avant d'orner le seuil de cet Arsenal, ont, durant deux mille ans, chargé de leur poids les môles du Pirée, sont frustes assurément, mais d'une telle vigueur de style, qu'aujourd'hui encore, comme au jour où ils sortirent de l'atelier du sculpteur, ils ont leur caractère tout entier de puissance, de fierté sévère, d'imposante et monumentale majesté. C'est que ce n'est pas la dureté du bloc, ce n'est pas l'ampleur colossale des proportions, qui assurent aux productions de la statuaire une glorieuse durée; c'est bien plutôt cette énergique

empreinte de la pensée humaine, cette justesse de caractère fortement saisie, cette poétique abstraction des attributs, qui, venant à se marquer dans le style, font survivre aux injures du temps et aux mutilations mêmes des hommes la primitive expression de l'œuvre, conservent, retiennent, éternisent l'étincelle de vie, le souffle de grâce, le feu d'indélébile passion, jusque dans un torse fracassé, jusque dans un fruste tronçon.

La porte s'ouvre, et l'amiral en personne, nous accueillant avec une amicale politesse, prie son neveu de vouloir bien nous faire les honneurs de l'Arsenal. Ainsi, au lieu d'un aigri, nous avons ici pour cicéroné un jeune officier dont l'amabilité personnelle est rehaussée par des manières remplies à la fois de simplicité et de distinction. Tant de courtoisie nous inspire ce sentiment reconnaissant qui est le plus doux assaisonnement du plaisir.

L'Arsenal de Venise est aujourd'hui encore riche en antiquités curieuses, en armures, en trophées : l'on y voit des drapeaux pris à la bataille de Lépante, et, à côté de gondoles d'honneur qui ont été construites pour Bonaparte et sa cour, un magnifique modèle du *Bucentaure*. Ces objets nous intéressent moins cependant que la fonderie, que la corderie, et une grande frégate qui est en construction. Du sol, on monte, par une rampe de deux à trois étages de hauteur, jusque sur le rebord de ce navire; puis de là on redescend le long du flanc inté-

rieur jusqu'au fond du bâtiment, qui n'est pas encore ponté. Rien n'est plus propre que cette sorte d'expédition à faire saisir d'un coup d'œil ce qu'on ne comprend pas si bien en voyant une frégate à l'ancre, c'est-à-dire au moyen de quelles vertèbres, de quelles côtes, de quels reins, ces monstres-là peuvent soutenir l'effort de la vague et le choc formidable des flots en courroux. A fond de cale, nous trouvons un capucin en lunettes, qui guide dans ces profondeurs un pensionnat de jeunes demoiselles.

Ce sont des forçats qui font ici tous les transports et les gros ouvrages. La vue d'hommes enchaînés est toujours odieuse. Ceux-ci sont jeunes la plupart, beaux, et, chose singulière, leur visage respire l'intelligence et la douceur; à peine croit-on surprendre dans leur regard quelques équivoques lueurs de scélératesse. Ils paraissent d'ailleurs bien nourris, point maltraités, et la présence de l'officier qui nous accompagne ne leur impose aucune pénible contrainte. Nous leur achetons différentes bagatelles.

Cependant les heures s'écoulent avec rapidité, et bien des choses nous restent à voir, entre lesquelles il est devenu nécessaire de faire un choix. M. Topffer servit pour l'Académie des beaux-arts; là se trouvent les tableaux les plus renommés; mais tout son monde, devenu tribord et bâbord à vue d'œil, penche pour aller visiter cette frégate qui pourrit sur ses ancres devant le quai des Esclavons. Il faut pour cela avoir une permission de

l'amiral. Le bon vieillard s'empresse de nous la donner; et tels ont été ses procédés à notre égard, qu'il nous semble, en sortant de cette maison de forçats, que nous quittons le toit hospitalier d'un ami. La frégate nous est montrée en grand détail. Mais voici que la barque qui nous ramène à terre va s'engager dans un câble où elle demeure équilibrée d'une très-inquiétante façon. Nos mariniers crient, poussent, retiennent, s'insultent, et, à force de tintamarre, la barque se remet à flotter.

Après cette expédition, désireux nous-mêmes d'être libres, nous libérons notre aigri, qui nous fait de rauques adieux et s'enfuit dans son antre. Comme hier, comme avant-hier, la soirée est radieuse, mais c'est nous qui sommes changés, et la prévision que le moment approche de quitter ce brillant séjour assombrit de quelques nuages les dernières heures que nous y passons. Déjà il faut penser aux emplettes de départ, aux choses du lendemain, à la blanchisseuse... Beau poëme qui finit en prose.

Cependant M. Topffer et M. André s'en vont chez le banquier pour tâcher de redonner des chairs à la bourse commune, qui est maigre à flotter sur l'eau. Ils sont parfaitement accueillis, la conversation s'engage, et grande est leur surprise en apprenant que c'est fort ennuyeux de vivre à Venise! « Vous ne vous figurez pas, leur dit-on, » ce qu'est le travail au fond d'une demeure d'où l'on » n'entend ni bruit de voitures ni murmures de passants; » dans une ville où il n'existe, pour s'y récréer, ni une

» société bourgeoise, ni un familier commerce de voisin à » voisin. Surtout ne voir jamais d'arbres, jamais de prai- » ries, c'est une dure privation; et si, pour aller en fa- » mille saluer les champs, nous nous faisons transporter » sur la côte, c'est vingt, c'est trente francs qu'il nous en » coûte chaque fois. » Ces rafraîchissantes réflexions font paraître un peu moins ingrate à M. Topffer et à M. André cette même côte sur laquelle ils vont s'acheminer demain.

Le dîner est mélancolique, et, au dessert, la blanchisseuse. C'est une belle dame, qu'à sa mise on prendrait pour la comtesse des Esclavons, tout au moins. Cheveux admirablement nattés, toilette de bal. Châle de cour et langage conforme. En vérité, c'est Nausicaa en personne, qui compte nos chemises et met nos bas en pile. On lui paye son mémoire. Poëme encore, qui finit en chiffres.

Nous sortons de nouveau ; nous retournons à la place Saint-Marc : nous voulons pratiquer encore le café Florian ; mais ce n'est plus cela ! Pourtant, Simond retrouve quelque appétit pour du caramel. Pantoufle, que me veux-tu ? Fulminante, tu me fatigues. Petit chien, tu m'attristes. Hélas ! il n'y a plus rien dans la coupe : nous allons faire nos sacs.

—

Vingt-quatrième journée.

Les gondoliers qui nous ont amenés de Mestre viennent nous prendre de bon matin pour nous conduire à Fucine. Pendant que ces hommes jasent et rient sur le perron de l'hôtel, nous faisons nos derniers apprêts. M. Topffer livre lamentablement des piles d'écus en songeant que toute fête devrait se payer d'avance, au moment où elle va s'ouvrir, et non pas lorsque, tout étant consommé, il semble qu'on ne doive plus rien à personne. Du reste, nous ne déjeunons pas à Venise, parce que M. André se souvient que l'on rencontre d'excellents cafés tout le long de la route que nous allons parcourir.

La navigation est fort triste. Au bout d'une demi-heure, dômes et minarets se sont évanouis derrière la brume matinale, et devant nous se montre une côte basse, submergée, qui n'a rien de bien attrayant. Nous y débarquons silencieusement. Bientôt (c'est le prompt et sûr effet de la marche) l'entrain revient, la gaieté reprend le dessus, et les regrets se noient sous le flot charmant des souvenirs. Mais, de cafés, pas trace : noyés aussi, excepté dans le souvenir de M. André.

Le pays est presque désert. Ce sont des prairies sauvages, où croissent des arbres d'une sombre verdure et d'un port nonchalamment sévère; les eaux croupissantes d'un canal sinueux ajoutent au caractère mélancolique de ce paysage. A mesure pourtant que l'on s'éloigne de la mer, des fermes, de belles églises, des villas enfin apparaissent; mais des cafés, toujours pas trace, et M. André est bien coupable.

Pour la première fois aussi nous éprouvons des chaleurs torrides qu'aucune brise, qu'aucun ombrage ne tempère, en sorte qu'aux rongements de la faim vient se joindre l'évaporation des forces. Quelques-uns, comme ceux qui dans les naufrages se sont jetés dans le canot sauveur, rament de toutes leurs jambes vers Padoue, tandis que les autres nagent çà et là, éperdus et grillés. Parmi ces derniers on en remarque un qui nage en grand deuil et à tâtons; c'est M. Topffer, qu'une violente inflammation des yeux a forcé de s'éclipser derrière deux besicles noires et quatre doubles crêpes.

Cependant voici sur le bord du chemin une cabane ouverte, nous y entrons. Deux jeunes filles y sont assises auprès de la croisée qui, à l'opposite, s'ouvre sur la prairie. L'une d'elles, sans presque remarquer notre arrivée, continue de coudre, tandis que l'autre se lève et attend nos paroles. Nous lui demandons du café. Pendant qu'elle va le préparer, nous contemplons l'agreste propreté de cette fraiche demeure où ces deux sœurs vivent

seules, et, piqués à la fin de l'indifférence de la coquesse, nous voulons savoir d'elle-même qui donc elle se figure que nous soyons. — *Mi fa niente*, répond-elle avec une insouciance qui ne provient ni de déplaisante fierté ni de timide réserve. Bien que ces deux sœurs n'aient de judaïque que la beauté régulière de leurs traits, il nous arrive de trouver que le nom d'Agar leur sied, et nous adoptons ce nom pour les désigner entre nous.

Vers une heure nous arrivons à Padoue. C'est une belle ville au dire des itinéraires, mais toutes les villes sont belles dans les itinéraires, pour peu qu'il s'y trouve une cathédrale construite par un architecte quelconque, ou un hôtel de ville orné d'un portail et d'un fronton, comme tous les hôtels de ville. Du reste, nous n'avons nulle envie de constater; et ainsi Padoue n'est pour nous qu'un endroit où l'on déjeune dans une salle fraîche, garnie de divans moelleux, en compagnie d'un abbé, et dans la patrie de Tive-Live.

Cet abbé mange à sa table, lentement, sobrement, avec une méthodique quiétude, et de façon à vivre deux cents ans, si réellement les maladies et la mort proviennent de l'oubli de quelque principe d'hygiène ou de quelque inobservance de régime. Sans ménage, sans soucis, sans patrie que l'Église, et uniquement occupé d'entretenir sur son visage les fleurs toujours écloses d'une santé vermeille, ce bon abbé dirige sa bonne petite carriole tantôt ici, tantôt là, selon qu'il redoute l'*aria cattiva*, ou qu'il

aspire à des brises plus salubres, et c'est ainsi qu'à cette heure il fuit Mantoue sans vouloir encore de Venise. Comme ceux qui, au fond, n'aiment qu'eux-mêmes, il est tout à tous, il trouve tout bien, il conçoit toutes les opinions; seulement il blâme le canton d'Argovie de n'aimer pas les moines.

Les cafés sont la gloire actuelle de l'Italie. Brescia lutte avec Padoue, Padoue rivalise avec Venise, et de toutes les sortes d'architecture jadis florissantes dans cette belle contrée, l'architecture de café est la seule qui, au lieu de dépérir, va se perfectionnant, s'enrichissant de plus en plus. Le grand café de Padoue est gigantesque; l'on dirait un édifice public. Hélas! il est donc bien vrai qu'aux arts d'un peuple on connaît quelles sont ses mœurs, quelle est sa destinée? L'indolence, le *far niente*, les frivoles causeries, remplissent, pour l'Italien, des heures oisives, les loisirs forcés de son existence toute privée; et pendant que ses maîtres lui font ses affaires, il tue le temps sous les riches lambris de ses cafés. Là, du moins, il est avec les siens; rien ne l'y offense, rien ne l'y attriste : c'est son forum, c'est le dernier vestige de sa vie publique et nationale. Les cafés italiens sont, en général, non-seulement plus élégants, mais de bien meilleur air que les nôtres. Jamais on n'y fume. La société y est à la fois mélangée et comme il faut; et l'élégance, le bon goût des manières, y sont en accord, bien mieux qu'ailleurs, avec la fraîche propreté des rafraîchissements et la somptueuse simplicité des salles.

Une chose encore nous a agréablement frappés dans les cafés d'Italie : c'est l'ampleur des choses servies, la confiante bonhomie avec laquelle se règlent les comptes, l'absence de toute parcimonie, de toute cupidité apparente. Il semble que l'on soit chez de généreux amis dont les serviteurs respectueux ont reçu l'ordre secret de vous traiter avec tous les égards et toutes les attentions possibles. Les garçons sont peu nombreux, mais admirablement intelligents et d'une activité incomparable. Il faut aussi que le peuple n'y soit pas voleur d'argenterie, car vers le soir, alors que tous les abords du café se remplissent de monde, alors que, comme à Venise, les tables, les chaises vont s'avançant dans toutes les directions, jusqu'à remplir aux trois quarts la place Saint-Marc, les plateaux circulent, voyagent, vont se poser à cent pas du seuil, devant des centaines d'inconnus, sans que rien soit soustrait, sans que personne du moins paraisse épier les fripons, ni toiser les honnêtes gens.

L'omnibus de Bolzen est toujours avec nous. Dès ici M. Topffer y adjoint une sorte d'attelage pittoresque, et nous partons tous en voiture. Après nos fatigues passées, et sur cette route grillée au cordeau, c'est certes légitime. Mais quel sommeil! partis à trois heures de Padoue, il est nuit close quand, les voitures venant à s'arrêter, nous nous réveillons en sursaut. Chacun de se frotter les yeux sans y voir plus clair. C'est notre cocher tyrolien qui prend ici deux chevaux de renfort. Les siens, accoutumés

à l'air des montagnes et aux routes moins poudreuses du Tyrol, dépérissent à ce genre de besogne, et le brave homme en est tout attendri. Nous lui faisons comprendre alors que, dès ce soir, nous le laisserons libre de rompre le pacte qu'il a fait avec nous; mais cela ne le console pas du tout, ni nous non plus.

L'on repart. La nuit est certainement plus belle dans ces vastes plaines que dans nos vallées, où, de tous côtés, d'obscures hauteurs cachent comme derrière un écran le majestueux pourtour du dais étoilé des cieux. Ici, moins de mystère, mais plus de magnificence; sans compter un calme aimable que ne troublent ni la voix des torrents, ni le murmure des vents qui tournent les cimes ou qui s'engouffrent dans les gorges. Au surplus, voici un atroce tapage; c'est le pavé de Vicence. Nous allons loger à la Lune.

A la Lune l'on est très-bien. L'hôte, vrai preux, tout dévoué à l'honneur de l'ordre, salue profondément, parle bas, propose discrètement, et se conforme de point en point aux règles d'une étiquette excessivement solennelle. Par malheur, son sommelier est un petit homme étourdi qui lui cause d'infinis soubresauts et des angoisses de regard sans cesse renaissantes. A la fin tout vient à bien; et, sensibles aux soins de ce brave homme, nous lui marquons notre contentement. Le voilà aux trois quarts payé de ses sueurs. Vivent les gens qui ont l'esprit de leur état!

Vingt-cinquième journée.

Le matin, notre hôte, tout de noir habillé, nous fait la conduite jusqu'aux portes de la ville, où des voitures nous attendent. Mais voici qu'au moment de s'y placer l'on découvre que toute une chambrée manque, qui dort encore du plus profond sommeil. Aussitôt l'hôte, tout de noir habillé, court nous chercher notre chambrée, qui ne tarde pas à arriver à moitié ajustée et dormant d'un œil encore.

Mais il y a des jours où la fatalité s'en mêle. A une heure de Vicence, voici madame T... qui s'aperçoit à son tour qu'elle y a laissé son livre à dessiner, tandis qu'au même moment Vernon découvre que sa canne y dort encore dans l'angle du salon. Et vite Vernon de repartir pour Vicence, accompagné de d'Arbely. Outre notre grande carte de voyage, dont il est le conservateur et chef, et qui pourra servir à le guider dans cette expédition, Vernon jouit d'un vocabulaire-carnet qu'il s'est composé à Genève, et au moyen duquel il a en poche tout ce qu'il faut d'italien pour se tirer d'affaire. Il part donc, aventureux et crâne, et bientôt les poudreux tourbillons

que soulèvent nos trois voitures l'ont dérobé à nos regards.

La grande route est ici rectiligne toujours, mais large, bordée d'arbres, animée par le mouvement des passants, des bestiaux, des carrioles, en somme, gaie et récréative. Du reste, de paysage, il n'en est plus question. Quelques arbres plaisent, mais l'on ne voit rien autre qui puisse former un ensemble; point de constructions isolées, point de hameaux non plus, mais de loin en loin des bourgades blanches, spacieuses, sans ombrages, quelques villas dont le portail mythologique est tout chargé d'emblèmes et de statues. Pour nous autres Suisses, qui sommes accoutumés à aller chercher aux champs une agreste demeure, bien boisée, bien secrète, un asile frais et tranquille, ces villas brûlées, décorées, bariolées, où tout est en peinture, même le calme, même l'ombrage, nous semblent bien la plus ridicule des grilloires où un honnête homme puisse aller rôtir ses vieux jours. Surtout ces blanches statues posées partout brûlent rien qu'à les voir et vous inspirent un parfait rassasiement de la chose. Faune, que me veux-tu? Jupiter, que t'ai-je fait? Bacchus, va te promener. Toutefois il ne faut pas oublier que les Italiens consomment en siestes les heures brûlantes de la journée, et que c'est quand les fraîcheurs de la soirée forcent le campagnard de nos contrées à regagner le gîte, qu'ils le quittent, eux, pour saluer le crépuscule et pour prolonger jusque dans la nuit leur

promenade, leur fête ou leur causerie. Alors ces décors animent l'ombre, égayent les ténèbres, plaisent à l'imagination, et ces mêmes statues, dont l'éblouissant éclat blesse durant le jour le regard du passant, deviennent les pâles ombres qui ornent et peuplent à la fois les noirceurs du bocage.

Cependant Vernon, semblable à Ulysse qui cherche Ithaque, retrouve, reperd, tombe aux mains de cochers fripons, rencontre des aumôniers algonquins, et s'entortille dans toute une odyssée de méprises et de calèches. Arrivé à Vicence, vite il tire son carnet, il cherche ses mots, il compose sa phrase, puis, accentuant son élocution, il réclame le livre de dessin... on lui apporte un saucisson. Vernon accepte la chose, cherche le livre, retrouve sa canne, demande une voiture... on lui apporte un fouet; un voiturier... on va lui chercher un cicéroné. Par bonheur, une calèche vient à passer; il s'y jette, mais elle le mène à Rome; il entre dans une autre... on lui demande vingt francs; bien vite il saute à bas : alors ce n'est plus que six francs; il y rentre et se trouve face à face avec un aumônier qui parle toutes les langues que lui-même ne parle pas. C'est égal, moitié carnet, moitié latin, moitié patois d'Alais, Vernon tient tête : la conversation s'engage, s'anime, et devient, tout inintelligible qu'elle est, si intéressante, si instructive, que l'on se sépare à regret et en se comblant d'amitiés. Mais, hélas! tout est heur et malheur dans les odyssées! A peine la

calèche est-elle fort éloignée, que Vernon découvre avec stupeur qu'il y a laissé cette carte de M. Topffer dont nagère, et sur sa demande, et par défi envers ceux qui l'accusaient de n'être pas le plus soigneux des hommes, il fut nommé le conservateur en chef! Tout est perdu cette fois, et la carte et l'honneur!

A Villanova, où nous déjeunons aujourd'hui, l'on nous sert des poulets au riz, des poulets au sel, des poulets à toute sauce, et nous sommes en train de faire une chère à la fois prévoyante et rétrospective, lorsqu'un des convives vient à pêcher dans le riz une grenouille et deux cheveux. Ohé! l'on se regarde, les scrupules s'échangent, les doutes s'entre-croisent, les imaginations se grenouillent et les appétits se noient dans les marécages de dégoûts invincibles. A l'autre bout de la table, Vernon, sombre comme des roseaux noirs, dévore ses amertumes secrètes encore, et au départ il s'exile volontairement de la voiture où est M. Topffer, pour aller verser ses peines dans le sein de l'une des deux autres.

Au delà de Villanova la route ressemble à une belle avenue, et sur la droite, du côté des Alpes, on commence à entrevoir dans le lointain quelques hauteurs. Nous croisons des passants, des charrettes, des manants équilibrés sur la croupe de leur âne, des sortes de citadins qui, du haut d'un étroit phaéton suspendu sur de vastes ressorts, fouettent, aiguillonnent leur haridelle, et enveloppés de tourbillons de poussière, ressemblent pas mal

eux-mêmes à Phaéton perdu dans la nue. Au coucher du soleil nous entrons dans Vérone. Tout dans cette ville nous attache et nous plaît, son air d'antiquité, ses constructions, la foule qui encombre les rues, et jusqu'à la curiosité bienveillante dont nous sommes l'objet de la part des habitants. Pendant que David va nous chercher un gîte, nous profitons des dernières heures du jour pour aller visiter l'amphithéâtre.

L'amphithéâtre de Vérone, construit vers la fin du premier siècle, est l'un des restes les plus intacts de la colossale architecture des Romains. L'enceinte extérieure seule a été détruite; encore en reste-t-il quelques pans encore debout, qui impriment au monument la mélancolique majesté des grandes ruines. Intérieurement, tout est d'hier, gradins, tribunes, vomitoires; la foule romaine seule y manque; mais l'imagination l'y place, l'y voit circuler, applaudir, et, au gré de ses caprices, tantôt permettre au gladiateur de vivre, tantôt lui ordonner de mourir avec grâce. Quel spectacle! et quelle heure pour en jouir! Tandis que les feux mourants du jour bordent d'un filet d'or le marbre des derniers gradins, déjà l'ombre règne au fond de la vaste enceinte, le mystère s'y étend, les apparences s'y confondent, et il semble que du sein de ce silence, du milieu de ces ténèbres, la voix du passé s'élève plus distincte encore et plus éloquente.

David nous a logés au Grand-Paris; nous y trouvons un détachement du pensionnat de jésuites de Fribourg.

Ces messieurs, au nombre de quinze environ, voyagent dans un grand omnibus à trois chevaux, qui les porte à Innsbruck : ils payent cette voiture 40 fr. par jour, retour compris. Ce n'est pas cher, mais à la longue ce doit être monotone de s'emballer chaque matin dans cette valise. L'hôtel est labyrinthique au point de ne s'y plus reconnaître ; d'ailleurs bon, rempli jusqu'au comble, et bruyant comme une rue charretière, sans compter une sérénade qui éclate dans la nuit.

Vingt-sixième journée.

Ici nous nous séparons de notre cocher tyrolien. Après quelque séjour à Vérone, pour y faire reposer ses chevaux, il compte de là regagner Bolzen par la route de Roveredo, qui longe directement le cours de l'Adige. Nous lui souhaitons bonne chance, et nous le quittons à regret.

Le plus triste, c'est qu'il faut, pour le remplacer, avoir affaire à cette tourbe de criards en guenilles qui, dans toutes les villes d'Italie, encombrent le coin des places et le seuil des auberges. Après bien des peines, nous traitons avec trois de ces ivrognes. Cochers, voituriers, haridelles, sont dignes les uns des autres : usés, efflanqués,

malpropres; emplâtre sur l'œil, jambes entortillées, boulons, mécaniques et ficelles. Ce n'est que dans les pays de plaines que l'on rencontre ces restes de chevaux, trop débiles pour tirer, trop cassants pour retenir, mais suffisants encore pour trottiller des deux côtés d'un timon. Du reste, diaphanes, incolores, sans yeux, sans jambes, sans poil ni queue, la maladie ne sait par quel bout les prendre, et là où nos jeunes chevaux du Tyrol succombent d'échauffement et de fatigue, ils font sans mal ni douleur des douze heures par jour pendant douze jours de suite. Pauvres animaux! ou plutôt, ombres vénérables!

De mieux en mieux l'on distingue les chaînons avancés des Alpes, et la beauté riante du paysage, la fraîcheur de la matinée, suffisent à nous maintenir en état de jouissance. Au surplus, nous avons atteint ce période du voyage où le plaisir présent commence à s'embellir du ressouvenir des plaisirs et aussi des traverses passées, où le contentement de la réussite ayant succédé aux désirs chanceux et aux espérances incertaines, le loisir en a plus d'agrément et l'entretien plus de charme. Être assis alors, les uns auprès des autres, dans la plus éreintée des voitures de la Lombardie, c'est encore, nous pouvons l'affirmer, une des situations les plus désirables qui soient au monde.

Cependant, des deux côtés de la route, de magnifiques raisins pendent aux treilles. L'un des cochers, déterminé voleur, se met en tête d'en approvisionner les trois voi-

tures, et M. Topffer, aidé de personne, a bien de la peine à l'en empêcher. Mais au premier relais, il demande du raisin, dont deux petites assiettées se trouvent coûter la bagatelle de trois francs. En vérité, ou ces gens-là veulent nous punir d'avoir respecté leurs treilles, ou, sous prétexte de raisin, ils nous font payer les bouteilles que vident nos cochers. Ceci est de beaucoup le plus probable.

Nous repartons bientôt, et tout à l'heure, sans que le beau temps en soit sensiblement troublé, les nuées se livrent de grandes batailles dans les cieux. Tout y est agitation, tumulte; çà et là de diaphanes ondées descendent sur les champs, où, de derrière les vapeurs qui cachent le soleil, l'astre lance dans l'espace le splendide éventail de ses rayons. C'est dans ce moment que nous atteignons la rive du lac de Garda. Il faut aimer bien tendrement son lac natal pour ne pas lui préférer celui-ci. Des montagnes l'enserrent, bien plus solitaires et bien plus gracieuses que les nôtres, et tandis qu'il réfléchit les splendeurs d'un ciel auprès duquel le nôtre serait terne et froid, il baigne de ses limpides flots des grèves abandonnées, des anses obscures, des côtes solitaires, des arbres rares, sveltes, dont l'élégant feuillage penche jusqu'à la surface de l'onde comme pour s'y unir à sa vacillante image.

De bonne heure nous arrivons à Desenzano, joli bourg situé sur la rive. C'est le cas de faire des ricochets en attendant le repas, qui, de bonne heure aussi, clôt cette

journée paisible, uniforme, tout d'une pièce, et cependant mieux gravée que mainte autre dans notre souvenir.

Vingt-septième journée.

Desenzano est à quatorze lieues de Bergame, où nous voulons coucher ce soir. Aussi, dès trois heures du matin nous sommes en route. Cochers, voyageurs, haridelles, tout sommeille encore, et la machine entière n'est qu'un rêve qui trotte comme un fantôme le long d'une apparence de lac où se réfléchissent des signes d'étoiles.

Une seule personne peut-être ne dort pas : c'est un amateur qui, toutes les rares fois qu'il est forcé de se lever avant le soleil, profite de l'occasion pour bien regarder comment s'y prend celui-ci. Que d'harmonie, que de majesté, que de solennelle lenteur dans ce réveil de la nature! mais si l'impression est vive, si elle se grave dans le souvenir en traits augustes, au moment elle est triste, mêlée de frisson, presque ingrate, et ces feux qui chassent le mystère n'ont pas le charme de ce mystère où, le soir, s'endorment les campagnes décolorées. Oui, du jour c'est le couchant qui nous plaît; des saisons, c'est l'automne qui est notre préférée; de la vie elle-même, si tant de

voix n'étaient là pour nous contredire, nous penserions qu'une vieillesse saine, riche en fruits tombés, calme et reposée comme l'arrière-saison, comme elle voisine du sommeil passager de l'hiver, est encore la portion la plus désirable. Ah! puissent du moins ces dernières illusions nous leurrer quelques années encore, s'il est vrai que le déclin des jours, une fois qu'on y est entré, paraît amer! Puisse quelques années encore notre cœur se complaire aux pâleurs et aux défaillances de l'automne, s'il est vrai que ce sont les froides atteintes de la caducité qui seules portent le vieillard à préférer au charme poétique des feuillages jaunis le retour des tiédeurs printanières!

Au jour, Vernon, voulant contempler l'horizon, cherche ses lunettes. Perdues! On cherche aussi Léonidas, qui est retrouvé au fond du panier du cabriolet, où il rêve qu'il dort sur son banc. Plusieurs se flattent, madame T. entre autres, d'avoir joui des spectacles de l'aurore, et, chose singulière, tandis qu'un seul a veillé, il se trouve à la fin qu'aucun n'a dormi. La discussion est ouverte, la discussion continue; mais voici Brescia, voici le déjeuner, et personne ne demande plus la parole.

Brescia nous a paru être une ville jolie, riante, toute peuplée de cicéronés qui vous obsèdent, et de chaudronniers qui tapent sur des bouilloires. On y a des ennuis pour son passe-port, et l'on y achète des brioches rances. D'ailleurs, l'eau y abonde et l'hôtel de ville a un fronton. Comme hier, on nous affame, nos cochers font bombance, et nous payons pour tous.

Au départ, nous remarquons que toutes nos haridelles ont les jambes en manche de veste, c'est-à-dire enveloppées de bandes de toile roulées en spirale autour de l'organe : c'est apparemment pour soutenir les muscles et empêcher le déboîtement du jarret. Ainsi rajustées, les pauvres bêtes font un effort, le timon part, et les voilà qui sautillent, l'oreille cassée et la tête basse, jusqu'à Pallazolo, où nous réparons, au moyen d'une modeste collation, les somptueuses lacunes du déjeuner. Le pays recommence à être accidenté, et, au sortir de ce bourg, nous retrouvons, après bien des jours de plaine rase, un petit bout de douce montée qui nous fait grand plaisir. Du sommet de cette montée l'on aperçoit, sur la droite, des hauteurs lointaines qui appartiennent aux Alpes, et sur la gauche, plus loin encore, quelques chaînons des Apennins.

Mais à mesure que nous approchons de Bergame, en même temps que la contrée redevient de plus en plus montueuse, tout prend un aspect de vie, de gaieté, d'activité industrieuse. La route se couvre de passants, les uns qui s'entretiennent de leurs affaires, les autres qui comptent solitairement leur monnaie, ou qui marchent avinés. Çà et là des familles entières de villageois, assises sous l'ombrage des treilles ou sur le seuil des tavernes, attendent, pour regagner le hameau, que la fraîche sérénité du soir ait succédé aux ardeurs du couchant; tandis que d'autres, dont le gîte est plus éloigné, s'apprêtent à

partir, ou, déjà groupées sur les bancs des charrettes, s'y acheminent guidées par le petit garçon, qui, sous l'œil du père, fouette une cavale à tous crins. La plupart de ces hommes ont de beaux caractères de tête; les filles ont cette noblesse de l'attitude, et les mères cette gracieuse dignité du maintien, qui ont inspiré aux peintres italiens tant d'adorables madones, et à Léopold Robert ces groupes d'une si sévère beauté, d'un charme si universel, si durable et si profond. Au reste, partout à Venise, partout dans ces contrées, l'on rencontre épars des traits de cette haute et mélancolique poésie dont il a empreint deux toiles immortelles; partout on voit, on sent, on jouit avec le regard qu'il vous a fait et avec le cœur qu'il vous a donné. Mystérieux commerce, où l'on se lie avec ce rare génie de je ne sais quelle forte et triste amitié où on lui paye avec une secrète effusion l'hommage d'un reconnaissant enthousiasme et celui d'un regret inconsolable!

A la nuit tombante nous entrons à Bergame. C'est l'époque de la foire; tout bouge, crie, circule. Au milieu de ce tumulte nous passons inaperçus de tout le monde, excepté de la police. Un employé se présente qui nous toise, qui nous compte et qui nous intente de ces difficultés dont on se tire avec un écu, lorsque, rapide comme l'éclair, une voiture princière se montre, arrive, rase nos essieux, et voici... voici que nos haridelles, piquées au jeu, ont suivi d'un trot princier l'équipage sauveur. Enfonce l'employé! Tout d'une traite nous allons descendre à l'hôtel

royal de la *Ganache*, où, d'emblée, l'on nous demande pour souper et couchée sept francs par tête. A ces mots la bourse commune s'évanouit, M. Topffer fait signe, un mouvement de retraite s'opère, et la *Ganache* capitule. Nous sommes reçus au prix de trois francs cinquante, l'un portant l'autre.

Tout ce débat a lieu au débotté, moitié sur le seuil, moitié entre les roues des voitures, aux cris de gare! au tapage universel des arrivants, des partants, des grelots, des chiens qui se rossent, des poulets qu'on tue, des poulets qui rôtissent, de la foire illuminée et glapissante. Vous entrez, et le tapage s'accroît, la confusion est organisée. Au beau milieu de la cour, des dames panachées tiennent comptoir sur une estrade. De toutes parts des gens dînent, en haut, en bas, dessus, à côté. De l'eau! du vin! une lumière! des cure-dents! Et les sommeliers d'accourir, de se croiser, de se transmettre au passage des kyrielles d'ordres pressants, y compris un reproche et deux calottes. Cependant un bourgeois descend en bonnet de coton pour réclamer sa paire de mouchettes, et trente-six voituriers de lui offrir bien vite une place pour Bologne, pour Milan, pour Florence, pour Naples! Ceci ne distrait en aucune façon des négociants qui traitent une affaire en face d'un citadin qui bâille, d'un particulier qui fume, d'un solitaire qui règle sa montre, d'un voyageur qui promène sa migraine et d'un autre qui, souffrant et embarrassé, parcourt les galeries, lit tous les

numéros, essaye de toutes les portes, et finit par faire queue, lui onzième, au seuil de l'une d'elles. Tumulte, chaos, Babel, et nous, au milieu, qui courons, cherchant des chambres, voulant souper, soupant enfin des champignons qu'on nous lance, des sauces qu'on nous abandonne.

Vingt-huitième Journée.

On ne dort pas du tout à l'hôtel de la *Ganache* : c'est que le vacarme y est constant, ininterrompu, parfaitement égal du matin au soir et du soir au matin. A son réveil, M. André a le plaisir de voir tout près de lui l'emplâtre retrouvé de madame Pécrin, mais en même temps il découvre avec effroi qu'il a dormi au milieu des dossiers accumulés d'au moins cinq procès.

Incertains encore sur la route que nous voulons prendre et sur le mode de transport que nous choisirons, nous allons, en attendant, visiter la foire. C'est, au centre de la ville, toute une Babylone de boutiques et d'étalages, et les Bergamasques des montagnes, venus les uns pour voir, les autres pour acheter, qui flânent ou qui marchandent. A l'angle de cet immense bazar tout en

nombré de peuple et de richesses, trente-six baraques abritent trente-six spectacles de toutes sortes : géantes, nains, cirques, manchotes, rhinocéros, marionnettes, *vivo vivo*, et pendant que de gigantesques toiles, destinées à attirer la curiosité à la fois défiante et crédule des paysans, étalent aux yeux toutes les monstruosités des cinq règnes, trombones, musiques, paillasses, cavalcades, sonnent, crient, paradent, gesticulent ensemble et à l'envi dans toutes les directions. Tout au milieu, un pâtissier ambulant frit, délivre, se fait payer des merveilles; un confiseur en plein vent pétrit son jus de réglisse, il l'aune, il le vante, il l'exalte; un marchand de cirage attrape le pied d'un montagnard, et il lui cire bon gré, mal gré, son sabot, tout en lui exposant avec une incroyable volubilité de paroles les incomparables propriétés de sa composition, l'avenir prodigieux de la chaussure, les familles heureuses, la société parvenue au plus haut degré de luisant... et le bonhomme, ébloui, fasciné, béant, se laisse faire, achète, paye, s'en va, un sabot ciré, une boîte à la main. Rien de plus amusant que d'être spectateur paisible de ces scènes si animées. Désintéressé soi-même, on observe mille traits de nature; on se repaît de comiques naïvetés qui s'en viennent éclore tout à côté de vous, et l'on remarque jusqu'au sein de la foule, et comme gracieusement encadrés dans ce tumulte universel, une jeune fille pensive, une mère inquiète, ou bien encore quelque vieillard qui assiste, austère ou mo-

rose, à ces plaisirs qu'il ne partage plus. Aussi nous nous oublions à cette foire, et nous y serions encore, sans la faim qui nous chasse vers le déjeuner.

En attendant, onze heures ont sonné, et il s'agit de prendre un parti. Les voituriers nous font des prix insolents; nos jambes sont reposées, les montagnes ne sont plus bien loin; autant de motifs pour partir à pied. Chacun fait donc ses apprêts et charge son sac, pendant que M. Topffer, qui vient de payer et l'hôte et le sommelier, se voit poursuivi par toute une hiérarchie de garçons de plus en plus subalternes, qui se démasquent les uns après les autres. C'est d'abord *il grosso*, tenez; puis c'est le *picolo*, tenez; puis le *picolino*, tenez; puis l'artiste décrotteur, tenez. Même situation, absolument, que celle de Panurge, lorsque, tombé au pouvoir des Turcs, il se vit lardé d'abord, puis mis en broche, puis exposé à une braise enflammée, sous la garde d'un *roustisseur*. Après avoir endormi son *roustisseur*, il se débrocha et prit la fuite; mais, attirés par l'odeur de la *roustissure*, les carlins et les molosses, les chiens blancs et les mâtins noirs accouraient pour lui sauter sus, avides de ribotes et impatients de chair grillée. Alors Panurge, se délardant à mesure, leur lança ses couennes fumantes, et les chiens, distraits de le poursuivre, s'entre-dévoraient pour l'attrape de ses bribes. Ainsi fut sauf Panurge de cette male fortune. Ainsi fut sauf aussi M. Topffer des molosses et des carlins de la *Ganache*.

Au delà de Bergame, le pays est délicieusement accidenté. Ce sont d'abord de molles collines couronnées d'arbustes, du sommet desquelles on plane sur un horizon rasant ; puis des hauteurs plus hardies, des lits desséchés de ruisseaux tortueux, partout les festons de la vigne, des revêtements de lierre, une végétation aimable; enfin, au delà de Caprino, on retrouve les vallons creux, les hautes montagnes, Lecco et son lac; Lecco, patrie de Lucia et de Rienzo, théâtre d'une naïve, d'une constante et sainte tendresse. Pourquoi Manzoni se tait-il? Pourquoi le roman est-il mort? Pourquoi plus de ces livres qui divinisaient les bois, les fleurs, l'air, les eaux d'un coin de terre? Pourquoi tant de livres qui, au lieu d'inspirer cet enchantement savoureux, vous inspirent le dégoût des contrées dont ils parlent? Pourquoi, dans le siècle où l'on décrit le plus, la description n'aboutit-elle qu'à flétrir et à décolorer?... Il serait facile de le dire, mais il est bien plus court de se taire.

Un jeune meunier qui s'en retourne à vide prend nos sacs sur son chariot; mais la chaleur n'en est pas moins extrême à cette heure du jour et sur ces routes sans ombrage. Aussi M. Topffer, qui vient de trouver de l'excellente bière de gingembre dans une taverne tenue par des filleuses, se hâte-t-il d'appeler à lui ceux qui ont soif. Tous d'accourir bien vite. Par malheur, il se trouve que la taverne ne possédait que l'unique crachon qu'il vient

de boire. Soif déçue, soif accrue. Reste pour tout rafraîchissement celui de hâter le pas pour atteindre Caprino.

Caprino est un joli village lombard, tout voisin des montagnes, tout montueux lui-même. On y trouve deux auberges, l'une que nous n'avons pas su voir, et l'autre qu'on nous a fait remarquer, sans quoi nous ne l'aurions pas vue; c'est une maison basse au fond d'un potager. Les gens s'empressent de nous servir fourchettes et couteaux, serviettes et dessous de verre, assiettes en pile, poivre et sel; après quoi ils nous demandent ce que nous désirons. Chacun dit son idée, et de mécompte en mécompte, nous nous mettons à désirer du pain dur et du fromage rance, car ces gens n'ont rien d'autre. Pendant le repas entre un petit homme qui ajuste un chevalet, y pose son orgue, tourne la manivelle, et nous régale de valses et de sarabandes. Ce petit homme est fort drôle. Amoureux de son art, époux de son orgue, et comme jaloux des sons dont il caresse nos oreilles, il nous lance de pénétrants regards; il semble vouloir pour son instrument notre hommage et craindre notre flamme; une de ces figures qui sont entre le réel et le fabuleux, entre le fantastique et le misérable, entre le fou et le poétique. On le comble de centimes, de pain dur et de fromage rance.

Au delà de Caprino, le piéton peut, quittant la grande route, prendre par un secret vallon, frais comme une caverne et désert comme l'angle perdu d'un domaine.

Nous ne manquons pas de nous y engager, guidés par un meunier encore. Quelles retraites! Lucia dut y venir pour y songer, pour y pleurer loin de tout regard : ce n'est qu'à deux heures de Lecco. Au sortir du vallon, on retrouve la grande route, on voit le lac au-dessous de soi; à droite et à gauche, des montagnes encore italiennes, déjà suisses; et en face, les blanches maisons de Lecco qui s'élèvent en amphithéâtre, de la rive jusqu'aux premiers rochers. Il est nuit lorsque nous entrons dans ce joli bourg. De l'auberge et avec tout le peuple qui encombre la place, nous assistons à un spectacle de marionnettes. C'est du drame. Des rois et des reines s'y jouent quantité de tours mortels; à tout moment un grand personnage hurle d'effroyables malédictions; après quoi il expire de vertu rentrée, et un autre prend sa place, non moins vertueux, non moins hurleur, et non moins tué par le poignard, l'escopette ou le poison.

Vingt-neuvième journée.

Nous partons de bonne heure. Des bateliers sont sur le

seuil, qui proposent de nous épargner une heure de marche, en nous faisant traverser le lac devant Lecco. M. Topffer consent. Mais à peine sommes-nous à flot, que le vent fraîchit, et que la vague, qui nous prend de flanc, berce presque trop sérieusement le navire. Aucun danger d'ailleurs. Toutefois le danger, quand on se propose de l'éviter, il est bien superflu de l'attendre; aussi M. Topffer donne-t-il l'ordre de regagner le port. Cette expédition nous coûte du temps, de l'argent, et elle nous remet en mémoire l'adage de Panurge : « Heureux ceux qui plantent choux! ils ont un pied à terre, et l'autre n'en est plus loin. »

A partir de Lecco, le lac va se rétrécissant de plus en plus, si bien que, une demi-lieue plus bas, on le traverse sur un pont. C'est ce détour que nous avions voulu éviter. Du reste, le vent n'a fait que fraîchir de plus en plus. Une fois sur la rive opposée, nous la remontons jusqu'à la rentrée d'une gorge qui s'ouvre en face de Lecco, et tout à l'heure nous voici dans un pays très-différent de celui que nous venons de quitter. Ce sont de spacieux vallons, parsemés de bouquets d'arbres et de lacs marécageux; à droite, de hautes montagnes nous défendent contre les assauts de la bise. Rien de bien beau, comme l'on voit, mais le calme au sortir des tempêtes, et la canicule après les froidures.

Il y a des personnes qui ont peur des cloches; qu'elles se gardent bien d'aller traverser ce canton un jour de fête.

Le carillon y est universel, contenu et si curieusement organisé, que nous voilà dans le cas de faire une halte à Pusiano, rien que pour y observer le système. A chaque face du clocher, deux grosses cloches sont équilibrées sur les montants mêmes des huit fenêtres ogives. Ces cloches sonnent la tierce ou l'octave, de telle façon que, soit qu'on les mette en branle toutes ensemble, soit qu'on les fasse se répondre successivement, elles donnent toujours l'accord. Le sonneur, placé au centre de ses huit cordes, fait de là ses solo, ses tutti; et comme il lui arrive de ne vouloir qu'un coup à la fois de chaque cloche, il peut à volonté faire que la cloche partie à pleine volée atteigne à la verticale et s'y immobilise, le battant en l'air, la tête en bas. Dans les points d'orgue, toutes les cloches à la fois demeurent dans cette position d'attente; on dirait le clocher qui retient sa voix et bat la mesure. Puis chacune à son tour s'ébranle, accélère, frappe, et un harmonieux vacarme accompagne ce jeu muet. Niaiserie ou autre chose, cette mécanique nous a captivés le mieux du monde, et nous sommes demeurés un grand quart d'heure au pied de ce clocher, à regarder en l'air.

Un char nous accompagne, qui porte nos sacs. Ce char est traîné par une mère jument qui, à tout moment, tourne court pour s'en revenir à Lecco; et le cocher d'admirer tant d'intelligence. « Une bête, dit-il, à qui il ne manque que la parole! » Pour lui, la parole seule ne lui manque pas, et il en use pour nous conter comment

des scélérats d'oncles et de tantes, nidés de tribunaux scélérats aussi, lui ont ravi un héritage de trois cent mille francs; faute de quoi, il est peintre en bâtiments, et cocher par intérim. Que de gens, même aisés, même riches, ressemblent à cet homme, et vont dédaignant l'écu qu'ils possèdent, à cause des écus qu'ils n'ont jamais dû posséder!

Nous déjeunons à Erba, au son du carillon. Ici l'on fait cuire tout ensemble le lait, le sucre, le café, et on vous le sert en un seul breuvage plus ou moins bon, mais pas plus ou moins sucré. La mode est ainsi, et qui que ce soit n'y aurait rien changé. Nous partons fort mal repus, pour cheminer le long de chemins grillés et poudreux, que hantent pourtant beaucoup de promeneurs endimanchés. La fatigue, la chaleur, le projet aussi de pousser ce soir jusqu'à Varèze, nous empêchent de jouir convenablement du court séjour que nous faisons à Côme. Cette ville est cependant jolie, intéressante, admirablement située; mais pour la trouver telle il faut y arriver le soir, et n'avoir rien à y démêler avec un commissaire qui dîne, ou avec un commandant qui fait la sieste. Dès que notre passe-port est en règle, M. Topffer loue trois excellentes voitures, et par le plus joli pays du monde, à la fraîcheur du soir et au grand trot des chevaux, nous courons sur Varèze. Cette équipée nous remet à neuf.

A Varèze, nous descendons à l'*Ange*, chez de bonnes gens. Autant de monde qu'à la *Ganache*, mais plus

d'ordre, moins de dossiers, point d'emplâtres. Deux charmants picolini, délégués pour s'occuper de nous, s'acquittent de leur tâche à merveille. Cependant la table se dresse, la soupe fume, les entrées arrivent, que Murray et Léonidas font mine encore de vouloir dormir debout, assis en bisingue ou en quinconce, les jambes en l'air, la tête en bas. C'est depuis huit jours leur manière de souper. M. Topffer alors nomme d'office deux chatouilleurs pour chacun. Murray cligne l'œil, Léonidas ouvre une paupière, un long cauchemar suit, puis le rêve chagrin, puis le demi-songe, puis la veille étonnée, puis le moi et le non-moi, la soupe, le rôti, l'entremets, le sac et les quilles, et bonsoir.

Trentième journée.

De plus en plus nous jouissons du succès presque assuré tout à l'heure de notre voyage, et semblables à des convives qui, après avoir satisfait aux voracités du premier appétit, savourent à loisir et sans hâte les friandises délicates d'un beau dessert, nous accomplissons avec une récréative lenteur ces dernières journées de fête. Sans que le plaisir diminue, il a changé de nature.

A la vérité, le cœur déjà accuse ces lenteurs, et, prenant les devants, il s'en va saluer la rive natale, il court rencontrer jusque sur le seuil du logis les êtres chéris qu'il y a laissés... Il faut, sans l'en empêcher, ne pas vouloir l'y suivre à la course; il faut sourire à ses impatiences sans écouter sa plainte; il faut savoir, sans le gronder, le distraire. Autrement, le voyage serait clos bien longtemps avant d'être achevé, et une ingrate précipitation remplacerait sans profit les douces émotions de l'approche et le charme paisible du retour.

Entre Varèze et le lac Majeur, il y a un canton boisé, fleuri, orné d'élégantes villas, où tout respire l'abondance et la fertilité. Du côté du nord, tandis que les Alpes s'élèvent en majestueux amphithéâtre, le lac Majeur étale dans la vallée ses plaines d'azur, et coupe de douces lignes la base de cet horizon tourmenté. Chose singulière, au milieu d'une nature si belle, les citadins de Milan, de Côme ou de Varèze se sont créé, çà et là, des châteaux de théâtre, un champêtre factice, et ils ont gâté à plaisir, au moyen d'une toilette de mauvais goût, tous les arbres de leurs enclos. Ce ne sont pas ici, en effet, comme dans le Padouan, des statues, mais des maisons peintes sur toutes leurs faces; des ifs, des charmilles, de gros arbustes, taillés en murailles, en pavillons, en galeries à colonnes : toute une architecture qui rappelle, hélas! le bucolique d'opéra. Il n'y manque que des roulades, des flonflons et des bergères à lisérés, qui sentent la pommade ou qui filent en gants blancs.

Un monsieur de Varèze, qui se rend en cabriolet à Laveno, prend à ses côtés Adolphe, puis il l'engage à offrir la place qui reste à madame T... Il y a dans les manières de ce monsieur tant d'obligeante bonne grâce, surtout il paraît craindre tellement pour les jours d'une dame qui affronte ainsi les fatigues du grand chemin, que ne pas lui complaire serait lui marquer une défiance impolie. Madame T... monte donc, et fouette cocher! Ce monsieur se trouve être un ingénieur. Tout rempli d'attentions, il fait rafraîchir ses hôtes chez les curés, il leur cueille des bouquets chez ses connaissances, et il ne se sépare pas d'eux sans laisser paraître quelques signes d'attendrissement. Cette bonté de cœur, ces traits d'hospitalière courtoisie, sont communs, nous pouvons l'assurer, à beaucoup des petits citadins de ces contrées, et il ne nous est pas arrivé encore d'y voyager sans rencontrer mainte occasion de nous persuader que le peuple lombard est l'un des plus excellents qui existent. Du reste, ce bon monsieur s'étant mis à conter l'histoire lamentable d'un sien beau-frère qu'ont englouti l'an passé les eaux soulevées du lac Majeur, madame T... prend la chose en sérieuse considération, et, arrivée à Laveno deux heures avant nous, elle a tout le temps d'y rêver naufrages et tempêtes, vagues et moutons. Mais madame T... en est pour ses rêves, car le vent s'est tu, le lac dort, et déjà nous voguons vers les îles, sans porter aucune envie au bonheur de ceux qui plantent choux.

Ailleurs et bien des fois nous avons décrit ces îles, nous ne recommencerons pas. Y vivre nous aurait semblé en tout temps désirable; les visiter nous paraît aujourd'hui monotone. Non point qu'on se lasse des bosquets, des sombres allées, des frais rivages; mais on se lasse de ce cicéroné qui vous y harcèle de cactus et de cochléarias, qui, chemin faisant, vous y baptise chaque arbre d'un nom barbare, chaque fleur d'un sobriquet latin. Ne saurait-on, du moins, laisser le touriste libre de s'enquérir de ces fadaises, ou de les ignorer toujours? Beaux aloès, verts citronniers, noirs cyprès, cèdres majestueux, ah! naissez, croissez, étendez vos rameaux pour abriter les poëtes, les rêveurs, ceux qui aiment ou ceux qui souffrent; mais chassez, croyez-moi, chassez ce pédant qui se fait payer pour changer vos noms charmants en affreux logogriphes.

Ici notre tortue, qui n'a rien pris depuis Venise, se met à boire. Aussitôt l'on s'appelle, on se court après pour se communiquer la grande nouvelle, et c'est dans toute l'île une grande joie. Cependant la botanique va son train. Beaux aloès, cyprès noueux, prêtez-moi donc un de vos rameaux pour que j'en frotte ce petit Linnée qui s'obstine incongrûment à latiniser vos charmes...

A l'Isola-Bella, botanique encore; mais du moins il n'y a pas rien que cela. Comme on sait, tandis que l'Isola-Madre, d'où nous venons, n'est qu'une ombreuse et agreste solitude, l'Isola-Bella, où nous voici, est un rocher coquettement terrassé, un seigneurial domaine, surchargé

de palais, encombré de statues, beau, admirable, enchanteur, malgré cet entassement de décors, malgré mille artifices de toilette. Mais quoi! peut-on faire, à force d'atours et de falbalas, qu'une dame jolie soit laide à voir, qu'un visage expressif ne soit pas attachant, que le plus doux regard, que le plus gracieux sourire, nous laissent insensibles? C'est le privilége de la beauté que de triompher par son éclat même de la disgrâce des attifements; aussi, sûre qu'elle est de plaire, cette jeune reine des eaux laisse dire les envieux, laisse jaser les indiscrets, et tandis que chacun lui voudrait plus de simplicité, elle se contente, elle, de s'être gagné le cœur de chacun.

Dans ce moment le palais est habité. Nous y voyons des Borromées circuler dans les salles, un petit rejeton borroméen surtout, qui, à califourchon sur son vélocipède, court, vole d'appartement en appartement, sans trop songer pour l'heure à son ancêtre saint Charles. Ce petit bonhomme a bien raison de s'amuser à la façon de son âge et selon les coutumes de son siècle; toutefois, ce jeu paraît déplacé dans cette demeure historique, et si près d'Arona. Ce qui nous paraît déplacé aussi, c'est un exquis parfum de cuisine; mais il est à croire que nous en jugerions autrement si c'était à nous de manger le dîner dont c'est le signe.

De là nous voguons vers Baveno. Vous qui aimez les douces soirées, les flots empourprés, les côtes basses, les horizons vaporeux, portez-nous envie, car le ciel nous

sourit, la nature déploie devant nous toutes ses grâces, et voici à choix, sous les noyers de la rive, des anses tranquilles. Voici aussi l'hôte de Baveno, le cormoran de ces parages, qui, descendu de son aire, ouvre un vilain bec, et nous gobe tous au sortir du bateau. Ce vorace, qui n'adore que les vastes proies, ne lâche pas pour cela les carpillons; seulement, il a l'air de leur reprocher de n'être pas plus gros, et, tout en les gobant, il les gourmande. Très-brave homme sûrement, mais sotte espèce d'hôte. Très-jolie auberge que la sienne, et située comme ne l'est aucune autre, mais inconfortable, plus encore par l'insatiable cupidité des maîtres et l'inutile bourdonnement d'un tas de sommeliers de parade, que parce que nous y avons toujours été mal nourris, mal servis, mal couchés. De plus, il y a des hôtes qui vous reconnaissent après quatre, après six fois qu'ils vous ont hébergés; celui-ci vous reconnaît dès la seconde fois et de tout loin, mais il se garde bien d'en rien dire : cela l'obligerait à vous traiter mieux ou à vous écorcher moins. Très-brave homme, encore une fois, mais sotte espèce d'hôte. Belle auberge, vilain trou.

A souper nous mangeons nos pouces. Et ces mêmes drôles qui nous laissent mourir de faim, nous offrent à acheter des minéraux monstres. Ah bien oui!...

Trente et unième et trente-deuxième journées.

Ce matin, à demi-heure de Baveno, nous voyons venir à nous une sorte de centenaire habillé de haillons. Chacun aussitôt de préparer quelques centimes; mais le malheureux, qui se trouve être sourd et aveugle, passe outre sans nous voir, sans nous entendre, et c'est nous qui sommes dans le cas de l'aborder. A peine nous l'avons touché qu'il s'effraye, qu'il supplie. Bien vite nous lui crions de toute notre force dans le creux de l'oreille que nous sommes de braves gens tout disposés à lui faire du bien. Son effroi redouble alors, et, tout préoccupé de l'idée qu'il s'est égaré, il veut rebrousser chemin. La situation de cet infortuné, le trouble surtout dans lequel nous l'avons jeté, nous émeuvent d'une vive compassion, et c'est de bien bon cœur que nous lui mettons dans la main, au lieu de centimes, un gros écu. A ce signe, le bonhomme comprend enfin de quelle sorte est l'aventure; et, reprenant sa route, il murmure des prières à notre intention.

Il y a trente ans que cet aveugle se rend ainsi tous les matins de Fariolo, où on le gratifie d'un grabat, à Baveno,

où on lui donne son pain. Dans tout ce trajet la route côtoie le lac, et en quelques endroits elle est chargée sur les côtes des gros blocs de marbre qu'on extrait des carrières voisines. L'habitude et son bâton le guident; personne ne le remarque ni ne l'arrête jamais, et de là le trouble où nous l'avons jeté en lui inspirant un moment cette soudaine et effrayante pensée, que, sur son unique et indispensable chemin, il ne sait plus se conduire. Trente ans! quelle longue nuit, quel morne silence, et qu'il est digne d'intérêt autant que de pitié, ce vieillard qui, ainsi déshérité, ne murmure pas, mais plutôt attend, espère et prie! Un pareil spectacle fait songer. Pourquoi lui et non pas moi? Qu'ai-je donc fait pour avoir tout et lui rien? Doutes mystérieux qui ne trouvent d'issue que dans une humble et pieuse reconnaissance, de solution que dans la consolante pensée de l'immortalité, de la rétribution céleste, de la bonté divine toute juste et toute puissante qui garde sa bonne et légitime part à ce pauvre affligé.

Nous nous arrêtons quelques moments à considérer les carrières; puis, émus encore de la rencontre que nous venons de faire, un commun sentiment nous rapproche; l'entretien s'engage, et tout à l'heure nous voici arrivés à Vogogne sans nous être presque aperçus que nous avons cheminé rapidement sur une route brûlée. Que c'est dommage qu'on ne puisse à volonté jaser et discourir! cette distraction supprime toute fatigue, abrége toutes dis-

tances, et fait des plus longues étapes de trop courts moments. Mais souvent l'objet manque; quelquefois c'est l'esprit qui est absent. Or, si pour boire il faut de l'eau, pour que l'eau désaltère, encore faut-il avoir soif. A Vogogne, buvette dans le grand genre. Omelettes, petit salé, gigot!... c'est pour nous refaire des abstinences de Baveno. Chose à noter, très-souvent nous quittons les repas, affamés, et nous sortons rassasiés des buvettes. Cependant toute buvette coûte moitié prix, quart de prix, de tout repas en règle.

Au sortir de Vogogne on a sur la droite une villa. Celle-ci, quelques autres encore que nous avons pu remarquer, sont décorées de statues grotesques, ou, pour mieux dire, ignobles : des nains, des ventrus, des rachitiques, des monstres comme l'on en trouve quelques-uns dans la collection de Callot. Ceci passe la permission; en vérité, le rapport, le lien ne se comprend plus du tout entre ces magots et la belle nature, et l'on se surprend à regretter Faune, Bacchus et Jupiter. Ce n'est ni luxe, ni champêtre, ni mythologie tout au moins; c'est un discordant spectacle qui excite chez le passant un ricanement vulgaire. Au surplus, chacun son goût; mais celui-là est abominable.

En Savoie, en Piémont, c'est un grand malheur lorsqu'un pont vient à brûler; des années s'écoulent avant qu'on le rétablisse. Est-ce à cause de l'idée, très-logique au fond, qu'il est inutile de relever ce qui peut brûler

une seconde fois tout aussi facilement qu'une première? Peut-être. Mais alors un pont en pierre lèverait, ce semble, la difficulté. Quoi qu'il en soit, voici je ne sais combien d'années que nous retrouvons un bac là où dans nos premiers voyages nous trouvions un pont. Nous sommes loin d'ailleurs de nous en plaindre. Un bac, c'est plus pittoresque, plus primitif; un bac fait à merveille dans le paysage; un bac, c'est une salle flottante qui rassemble temporairement voyageurs, paysans et bestiaux; c'est pour le marcheur fatigué une halte mouvante, sans compter le vieux nocher qui vous renseigne sur la route, sans compter le mendiant obligé qui se tient prêt pour le moment où, des centimes que vous maniez, quelqu'un prendra le chemin de son chapeau.

Au delà de ce pont, ce sont, jusqu'à Domo d'Ossola, trois lieues en deux rubans; mais la vallée est ouverte, l'air circule, et, au bout du premier ruban, un frais ruisseau coule sous de beaux ombrages. Nous y faisons halte. Assis sur le bord du ruisseau, un vieillard, du tranchant de son vieux couteau, se coupe des bouchées dans un quartier de pain bis; il ajoute à chacune son petit assaisonnement de fromage, puis, sobre et ménager, il porte à sa bouche, mâche avec lenteur et boit à petits coups. Apparemment cet homme nous porte envie, mais se doute-t-il que nous le lui rendons bien?

Reste un dernier ruban. Quelques-uns l'enlèvent au pas de course; d'autres, plus réfléchis, n'avancent que

faute d'un ombrage pour s'y arrêter; ils finissent pourtant par arriver à Domo avant le coucher du soleil. Les rues sont dans l'ombre, les bourgeois sur leur seuil, et, en face de l'auberge où l'on s'apprête à nous bien régaler, il y a un tout petit premier café de l'endroit, très-suffisant pour le quart d'heure. Pendant qu'assis sous la tente nous vidons quelques cruchons de bière, une sorte de crétin vêtu de lambeaux cousus, coiffé d'un feutre percé, et posé en l'air sur deux béquilles, stationne en face de nous. Ce mendiant, nous le reconnaissons bien. Résigné, presque souriant, absorbé dans ses pratiques pieuses, il exerce son art sans rien dire, sans tendre la main : c'est du regard qu'il demande, du regard qu'il remercie, du regard qu'il prie pour vous. Certes l'on payerait un mendiant si bien élevé, rien qu'à cause des importunités qu'il vous épargne.

C'est toujours foire à Domo. La rue, la place, sont encombrées d'échoppes, et les gens des montagnes s'y fournissent, ceux-ci de peignes, ceux-là de bonnets de laine; plus loin, des villageoises marchandent des mouchoirs ou s'essayent des bouquets. Nous trouvons, nous profanes, à ces bouquets artificiels de village, si frais, si vifs, si scintillants d'or et de cannetille, quelque chose de plus attrayant qu'aux pâles bouquets des modistes, et nous en sommes encore à nous imaginer qu'une belle princesse qui daignerait par aventure en poser un sur l'ébène de ses cheveux, serait payée en piquant éclat et

en grâce nouvelle de l'honneur qu'elle lui aurait fait. Mais la vanité, qui gâte toutes choses, gâte aussi les modes; c'est elle qui, même en fait d'atours, et là où le but est de plaire, conseille la recherche, le coûteux, avant le joli, avant ce qui plaît. Et le plus triste, c'est qu'elle a raison, puisque enfin les hommes en sont à aimer ce qui brille, ce qui prime, ce qui exhale un parfum de rang et de fortune, bien avant d'aimer ce qui n'est que vraiment aimable.

Quoi qu'il en soit, les couteaux ne coûtent pas cher à Domo. M. Topffer s'en achète douze pour quinze sous; c'est pour en gratifier les mendiants du pays : le tout sous forme d'essai; après quoi il fera son rapport sur le paupérisme et un mémoire pour les philanthropes. On donne beaucoup dans notre siècle, mais surtout on écrit sur la façon de donner. C'est un progrès : la philanthropie qui prend la place de la charité, la théorie qui éclaire la pratique tout en la contenant. Ce n'est plus, comme chez nos pères, la pauvreté si à plaindre qui exige sympathie, prompt secours, aumône généreuse et spontanée; c'est le paupérisme, une plaie sociale qu'il s'agit d'étudier surtout, afin de la traiter administrativement et selon les saines règles d'une science qui n'est pas encore faite. Hélas! tout tourne à l'encre! tout finit par des livres! C'est le beau temps des imprimeurs, des plieurs, des brocheurs.

Ruban encore de Domo à Crevola, le seuil du Simplon.

A Crevola il y a une boutique, de nous bien connue, où, chaque fois, nous nous sommes acheté une buvette portative. Nous sortons de cette boutique portant chacun un pain ou un saucisson en bandoulière, et adieu l'Italie, nous entrons dans les gorges. Voici un mendiant, vite un couteau.

A Brigg, à Sion, l'on nous recommandera demain, après-demain, de nous taire sur les dommages qu'a éprouvés la route du Simplon; mais, après tout, nous n'avons pas promis le secret, et si l'on doit des égards aux aubergistes, l'on doit aux voyageurs la vérité. Cette route, de Crevola à Iselle, est, non pas endommagée seulement, mais détruite; et nos plus mauvais chemins de traverse donnent une idée assez exacte de ce qu'elle est dans son état actuel. Construite trop bas dans cette partie du passage, les inondations l'ont presque partout emportée, et, au lieu de la refaire à mesure sur un plan mieux conçu, l'on s'est contenté de ménager entre les rocs éboulés, dans le lit du torrent ou sur le flanc des moraines, un chemin étroit, inégal, tortueux, et misérablement crevassé. A présent il faudrait des millions pour la remettre en état, et l'on dit que le gouvernement sarde, content de sa route du Mont-Cenis, se soucie peu de payer pour la route de Milan. En attendant, le Valais commence à souffrir beaucoup de cet état de choses, et les aubergistes de ce canton en sont à supplier le touriste qui revient d'Italie de vouloir bien, quant au Simplon, garder pour lui ses impressions et souvenirs.

Au delà d'Iselle la gorge s'assombrit, se resserre; à peine y reste-t-il place entre la route et le rocher pour un riant petit bout de prairie où nous venons faire notre repas. Cet endroit nous est connu d'avance; des noyers l'ombragent, une source jaillit auprès, et par deux, par trois fois déjà, nous sommes venus y consommer nos provisions de Crevola. Quel siége que l'herbe, quel charmant plafond que le feuillage, quel aimable entretien que le murmure d'un ruisseau, quels cuisiniers que la fatigue et la faim! Vieilles choses qui êtes toujours nouvelles, plaisirs antiques et simples qui n'avez rien perdu de votre fleur, soyez les miens quelquefois encore, soyez ceux de mes enfants; qu'aïeul un jour, j'accompagne, assis dans la carriole qui porte les vivres, ces jeunes époux, ces frères, ces sœurs, mes petits-enfants, qui s'en vont à la fête; qu'avec eux j'entre sous la feuillée, que je préside au banquet, que j'assiste à ces allégresses si pures; que j'emporte dans la tombe, avec ces ressouvenirs d'amour et de concorde parmi les miens, l'assurance que, lents à s'en laisser détourner, ils demeurent fidèles aux traditions de la saine joie et du plaisir véritable.

Pendant que nous mangeons, passe un pauvre voyageur. Nous l'appelons pour qu'il vienne s'asseoir au festin; mais il prend pour des moqueries ces cordiales avances de notre bande joyeuse, et poursuit son chemin sans ouïr à nos cris, ni regarder à nos signaux. Après

quelque sieste dans ce lieu, nous nous acheminons sur Gondo, et de galerie en galerie, de spéculation en spéculation, après avoir éprouvé de brûlantes chaleurs, nous arrivons transis à notre gîte. Le soleil pourtant est encore sur l'horizon, il dore autour de nous de majestueuses cimes, et des nues frangées d'or flottent au-dessus de nos têtes.

Notre gîte, ce soir, c'est l'hôtel de madame Grillet. Bon accueil, soins affectueux, souper splendide, lits excellents, tout nous y attend de ce qui rend un soir de voyage splendide aussi, sans compter que madame T... nous prépare la surprise d'un négus. Le négus réussit, mais pas la surprise, à cause de M. Topffer qui a mis secrètement tout le monde dans le secret. C'est coupable; mais il lui a semblé qu'en fait de négus, et quand on est transi, l'attente réjouissante vaut presque mieux que la surprise du moment, et que s'il faut laisser aux maux le privilége de vous saisir à l'improviste, il vaut presque mieux aussi ne pas dépouiller les biens de celui de vous sourire à l'avance.

Trente-troisième journée.

Le brouillard est épais ce matin, c'est le cas de s'im-

perméer; Vernon n'y manque pas. Après avoir pris congé de madame Grillet, nous partons bien réchauffés pour nous trouver tout à l'heure plus transis encore que mouillés. Même en été, même dans les plus beaux jours, le matin est sévère sur ces hauteurs. Voici une bergère, vite un couteau.

Mais insensiblement ces brumes s'éclaircissent par places, et au travers de vapeurs plus transparentes, le soleil éclaire çà et là d'un pâle sourire les herbes mouillées, les mélèzes rabougris; ou bien le vent vient à percer quelque part ce brouillard uniforme, et, au delà des trouées, ce sont d'autres brumes encore qui se poursuivent, qui se recouvrent, qui se dissipent, et alors, comme sous d'autres cieux, comme dans un autre monde, plane au haut des airs une cime auguste et splendide. Ce spectacle toujours est imposant; il est propice aussi : c'est l'annonce d'un beau jour. En effet, semblable à un pâtre des montagnes qui appelle, qui assemble ses brebis dispersées, le vent du matin ramasse en troupeaux de nuées ces vapeurs perdues, et à mesure qu'il les chasse vers d'autres sommités, le ciel resplendit, l'horizon apparaît, les gorges se découvrent, les prairies éclatent, et la joie de la nature émeut, pénètre, réchauffe enfin l'âme engourdie du voyageur transi.

Telles sont les impressions qui nous attendent au sommet du passage. Un religieux nous y attend aussi : c'est le père Barras. De tout loin il nous a reconnus, et vite il

a crié à ses gens de faire cuire un quartier de jambon. Oh! la bonne idée, le solide et savoureux accueil! mais il faut le dire, ces excellents pères qui exercent envers les voyageurs de tout pays une hospitalité que leurs égards et leur dévouement personnel rendent si généreuse et si chrétienne, marquent à tout ce qui vient de Genève une affection particulière, et nous sommes convaincu, pour notre part, que nous n'avons pas hors du canton des amis plus fidèles, plus sincères, que les religieux du Grand-Saint-Bernard et du Simplon. C'est bien pourquoi ces retentissantes brutalités qu'a gratuitement prodiguées aux couvents d'Argovie le radicalisme genevois nous ont semblé non pas seulement déplacées, stupides, nauséabondes, mais pénibles et parfaitement propres à détacher de nous de bons amis.

Le jambon est délicieux, gras, fumant, plein de suc; le vin miraculeux. Après le repas nous visitons l'hospice, qui est aujourd'hui presque achevé. L'église, entre autres, vient d'être ornée de peintures par deux jeunes artistes de Paris qui ont fait ce travail gratuitement; deux radicaux peut-être, et pas très-grands peintres, mais généreux ceux-là, hommes d'esprit et bien élevés.

Descendre le Simplon, pour nous autres, c'est un jeu. Halte pourtant à Berizal, où nous nous divertissons à endormiñer des poulets. Comme on sait, il ne faut pour cela que leur tenir la tête sous l'aile tout en les berçant. Immédiatement le volatile le plus effaré tombe dans les

croise ses bras et repose ses membres. Il ne faut plus alors lui demander de travail, et nous trouvons presque importune la cascade de Tourtemagne, qui nous demande de bouger pour aller la voir.

Notre cocher a trois inconvénients : il fume, sous prétexte de tabac, une substance inconnue; il se chante à lui-même des airs fabuleux, dans un idiome inachevé; surtout il dort en tirant la rêne droite, ce qui nous mène droit dans le Rhône, en sorte qu'à chaque instant nous sommes obligés de lui sauver la vie; d'ailleurs, le meilleur Valaisan du monde.

A Sierre la tortue boit. Les Sierrois ouvrent de grands yeux au spectacle de cet amphibie, et ils décident que c'est un serpent; d'ailleurs, les meilleurs Sierrois de la terre.

A Sion enfin, nous allons descendre chez madame Muston, qui nous accueille comme des amis et qui nous régale de malvoisie. C'est un vin du Valais qui vaut, s'il ne les surpasse, les muscats de Lunel et de Frontignan.

Du reste, Sion, où nous arrivons de bonne heure, nous semble avoir été plutôt changé qu'embelli par la révolution. On y voit moins de vaches et de bouviers, moins aussi de ces magistrats de vieille roche, qui, vêtus d'un habit noir, se rendent à l'église; mais, en revanche, on y voit plus d'estaminets qu'autrefois, plus de courtauds, plus de cette *jeunesse ardente et développée* qui fume des brûlots sur le seuil des cafés.

Trente-cinquième et trente-sixième journées.

Au jour, nous sommes sur nos chariots, où madame Muston nous approvisionne de poires et de noix. Le temps est radieux, la fraîcheur délicieuse, mais notre cocher tire toujours sur la droite. C'est moins dangereux, à présent que le Rhône coule sur la gauche.

A Martigny, la jeunesse a toujours été ardente et développée. Cela paraît étrange au touriste, qui n'y aperçoit que des visages profondément pacifiques et beaucoup de crétins dont ce n'est pas l'ardeur qui est développée. Ici Vernon se ruine en emplettes de minéraux, et d'Arbely s'achète une pique, probablement pour monter en char.

A la poste, où nous allons descendre, toute une société *no no* déjeune avec dédain de thé très-fort et de tartines à l'anglaise. Cette société veut louer un char, et le cocher est là qui, chapeau bas, ne demande pas mieux que d'en finir. Mais un moment. L'orateur de la société, « qui se défiè beaucoup de tute la cochè de la continente, » mange tranquillement une tartine entre chacune de ses questions, soit pour avoir le loisir de les bien « colquiouler », soit

parce que chaque réponse du bonhomme lui semble « une grande estratadgem » qui mérite réflexion. De tartine en tartine pourtant, le marché finit par se conclure.

Nous passons devant Pissevache. Lavey, Saint-Maurice, sont bientôt derrière nous. Voici Aigle, d'où nous partîmes il y a trente-cinq jours pour les Ormonds dessous. Voici enfin Villeneuve, la Croix-Blanche et cette hôtesse qui a un *cathaire*. Les Simond trouvent ici leurs parents, qui sont venus à leur rencontre et qui s'embarqueront avec nous demain. Grand plaisir, dont tous nous prenons notre part.

Ici le voyage est terminé. Dans quelques heures, arrivés là où nos cœurs sont déjà, il ne nous restera plus qu'à bénir la Providence, qui a permis que nous pussions accomplir sans accident, sans trouble et sans sujet d'inquiétude, une excursion si lointaine et si aventureuse, mais si belle aussi, et qui comptera pour chacun de nous parmi les plus charmants souvenirs de sa vie. Lecteur, je vous serre la main.

FIN.

UN HIVER EN CORSE.

UN HIVER EN CORSE.

RÉCITS DE CHASSE ET SCÈNES DE LA VIE DES MAQUIS.

I

Vers la fin de novembre 1848, nous avions débarqué à Ajaccio, un de mes amis et moi, le fusil en bandoulière et nos chiens en laisse. Nous venions là prendre notre revanche d'un passage de bécasses vainement attendu sur les coteaux du Dauphiné. Les chasseurs émigrent volontiers dans ces journées déjà froides de l'automne, où les bandes d'oiseaux voyageurs dessinent leurs triangles sur les nuages argentés. Nos premiers essais en Corse n'avaient pas été heureux. On voit du port de la ville quatre ou cinq promontoires qui découpent le rivage opposé :

UN HIVER EN CORSE.

RÉCITS DE CHASSE ET SCÈNES DE LA VIE DES MAQUIS.

I

...fin de novembre 1848, nous avions débarqué ...mes amis et moi, le fusil en bandoulière ...se. Nous venions là prendre notre ... bécasses vainement attendu sur ...es chasseurs émigrent volon... ...roides de l'automne, où les ...essinent leurs triangles sur ...niers essais en Corse n'a... ...it du pos... de la ville qua... ...écoupent ... opposé :

Capitello, l'Isolella, la Torre della Castagna, Capo-di-Muro. Toujours poussés en avant par la disette de gibier, nous avions visité successivement tous ces caps jusqu'à l'extrémité du golfe. Il faut l'avouer, malgré deux bonnes journées à Capo-di-Muro, nous étions inquiets pour l'avenir; mais le moyen de se plaindre quand on déjeune sur le sable de la grève, devant un des plus beaux golfes du monde, auprès d'un grand feu sur lequel on fait griller des andouilles embrochées dans une baguette de myrte, au pied de rochers de granit rose! D'ailleurs, la ville d'Ajaccio a aussi son charme; Naples elle-même n'a pas un climat plus beau. Au milieu de la ville, il y a des allées d'orangers qui sont couverts de fruits à la Noël; la route de la Chapelle des Grecs, entre la mer et les jardins, adossée à un coteau qui la défend de la bise, peut rivaliser avec les plus belles promenades de l'Italie. Faut-il parler encore des jouissances gastronomiques du pays, des merles gras à fendre à l'ongle, du *bruccio*, des vins du Cap Corse, de ces oranges *mandarines* si délicates, dont Malte semblait avoir le privilége et qui prospèrent bravement dans les jardins d'Ajaccio? Les merles surtout sont dignes de leur renommée. La saison de leur passage dure du 15 décembre au 15 février. C'est le moment où le myrte et l'arbousier sont couverts de fruits et les invitent à des festins parfumés. A ce joyeux métier, ils s'engraissent au point de perdre leurs formes sveltes et leur caractère goguenard. Il faut aller en Corse pour

voir le merle abruti par les excès, le merle bouffi, le merle obèse! Les paysans les prennent au lacet et les apportent par centaines au marché. Le *bruccio*, le mets national, c'est un gâteau de crème solidifié par la cuisson. Il n'a pas grand mérite comme fromage; mais quand on l'imbibe de rhum et qu'on le bat avec la cuiller, il atteint les proportions d'un mets rare et exquis.

Cependant nous n'étions pas venus à Ajaccio pour y passer notre saison d'hiver; encore sous le charme d'une dernière lecture de *Colomba*, nous voulions pénétrer dans ce pays dont M. Mérimée a dessiné la physionomie avec tant d'originalité et d'esprit. Il fallait donc songer à nous équiper. En Corse, comme en Orient, on voyage à cheval. Dans cette île étrange, on côtoie sans cesse l'état sauvage. Les mœurs des animaux s'en ressentent, et aussi, faut-il le dire? les habitudes des hommes. Les petits chevaux corses, mal pansés, mal nourris, abâtardis faute de soins, ont conservé cependant le caractère distinctif des grandes races. Abandonnés dans des clos, dans des marais, au milieu des bois, ils vivent à peu près en liberté jusqu'à ce qu'on les prenne au lacet, comme les chevaux des *pampas* américaines. Soumis à la servitude, ils conservent jusqu'à leur dernier jour une énergie remarquable. Les porcs eux-mêmes ressemblent peu à nos cochons domestiques. Les sangliers des forêts ne dédaignent point les femelles de cette portion de leur race qui a renoncé à la liberté, et des relations secrètes produi-

sent des mâtis rabougris comme les chevaux, mais alertes et couverts de longues soies grises comme leurs nobles aïeux. On s'explique, en les voyant, la méprise d'un seigneur anglais dont le yacht avait mouillé dans une des anses voisines de Bonifacio. Il était descendu à terre pour tirer quelques perdrix, quand au coin d'un mâquis il aperçut une troupe de sangliers qui dormaient dans la bauge. Il glissa des balles dans son fusil, s'approcha en rampant le long des buissons, et fit feu de ses deux coups. Deux sangliers restèrent sur la place, se débattant dans la boue; les autres s'enfuirent à travers les joncs. Pendant que notre chasseur rechargeait son arme, n'osant approcher des deux animaux blessés, il fut assailli par des bergers qui lui firent un mauvais parti. En vain fit-il briller ses livres sterling, ce dernier argument de notre vieille Europe. Les pâtres orgueilleux n'auraient eu garde d'accepter; mais en revanche ils s'emparèrent de son fusil. Encore le fier gentleman fut-il forcé, dit-on, de porter l'un après l'autre les deux cochons qu'il avait tués jusqu'à la cabane des bergers. Il s'en alla furieux de sa mésaventure. A la ville prochaine, il informa le magistrat de ce qui s'était passé. Le fusil fut rendu, et le voyageur, déjà calmé, insista pour que la procédure n'allât pas plus loin.

Nous choisîmes quatre petits chevaux velus comme des ours, mais bien découplés. Nous devions en monter deux; le troisième portait nos bagages, le dernier était

pour le guide. On chercherait vainement ici de ces intrépides muletiers qui suivent à pied les caravanes dans les déserts de la Syrie. Les Corses ont un profond sentiment de l'égalité, et ils la mettent en pratique bon gré, mal gré. Les guides se posent tout d'abord sur ce pied-là. Celui-ci, du nom de Matteo, cordonnier à Ajaccio, daigna nous honorer de sa compagnie sur les bons renseignements qu'il reçut de nous, et un matin notre petite caravane traversa la ville, en bon ordre, précédée de nos deux chiens anglais qui bondissaient joyeusement devant nous, comme s'ils avaient compris à quelle fête nous les conduisions.

Matteo nous charmait de sa conversation. Il avait à se plaindre particulièrement du préfet. « Il trahit la Corse! » s'écriait-il avec des éclats de voix sinistres. Pour beaucoup d'habitants, celui-là « trahit la Corse » qui n'a plus de places à distribuer, ou qui refuse de prendre part aux petites querelles de l'endroit. Ainsi cheminant, nous étions arrivés au sommet des montagnes. Le soleil se couchait sur la magnifique vallée d'Ornano; bientôt la lune se leva, adoucissant les aspérités du paysage, et éclaira notre entrée dans le village de Grossetto, où nous devions passer la nuit.

Nous prîmes possession de l'auberge. Pendant que nous étions attablés devant un mince souper, les habitants du hameau entraient un à un dans la salle. L'arrivée d'un étranger est un événement dans ces vallées.

Ils s'étaient établis familièrement autour de nous et nous interrogeaient avec cette avidité de nouvelles qui est particulière au pays. Nous détournions habilement la conversation en leur proposant de trinquer avec nous, fort embarrassés que nous aurions été de faire à ces insulaires le portrait de tous les personnages qui occupaient en ce moment la scène politique. Le souper fini, nous étions les meilleurs amis du monde. Un des assistants tira de sa poche un *accordéon* et se mit à jouer un air de valse; voilà nos villageois qui se divisent par couples et se prennent à tourner comme des derviches. Nous considérions gravement, à travers la fumée, les tourbillons de cette valse masculine, quand un des danseurs s'arrêta et proposa d'exécuter, pour l'agrément des étrangers, un pas national. Le solo commença. A peine les premières mesures étaient-elles marquées, que la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer un jeune homme mince et pâle, vêtu de velours, suivant la mode corse, et d'une tournure fière. Il introduisit après lui une jeune femme très-belle, la tête enveloppée de mouchoirs blancs, à la manière des juives de Damas. La femme s'assit au coin du feu. La danse, un instant interrompue, recommença de plus belle, et nous vîmes avec un certain effroi se développer devant nous une danse qui n'eût pas été du goût des sergents de ville, et qui nous parut être tout bonnement la danse nationale de certains bals publics de Paris. Le jeune homme, jusqu'alors spectateur immobile, se leva brus-

quement au moment le plus vif, et marchant droit au danseur : « Misérable! tu n'as pas honte de danser de la sorte devant la personne qui est avec moi, ma sœur, ma femme, ma *compagnie* enfin! Sang de la madone!...» A ce mot, dix paysans se précipitent sur le jeune homme, la main dans la poche de leur veste, serrant déjà la poignée de leur stylet. Nous nous élancions pour intervenir; mais un homme de haute taille avait arrêté les agresseurs du geste, et posant la main sur l'épaule du nouveau venu : — Jeune homme, dit-il, tu as trop parlé. Nous occupions cette salle quand tu y es entré; si ce qu'on y faisait n'était pas à ton gré, il fallait demander une chambre avec ta *compagnie*, qui n'est ni ta femme, ni ta sœur, mais une fille d'Olmeto. Si ces étrangers n'étaient pas là, tu passerais un mauvais quart d'heure; pour les honorer, nous te pardonnons; seulement laisse-nous en paix!

— Je n'ai pas peur de vous! s'écria le jeune homme en reculant jusqu'au mur, où il s'adossa pour dégainer son stylet.

Nous parvînmes à grand'peine à terminer la querelle; mais ce qui donnait à cette scène violente un singulier caractère d'étrangeté, c'était l'impassibilité de la jeune femme. Elle était assise devant le feu; elle ne se retourna même pas au moment où la dispute pouvait devenir sanglante; elle ne fit pas un geste; elle semblait complétement étrangère à tout ce qui se passait. J'aurais voulu

connaître l'histoire de cette fille au cœur d'airain. Combien de romans le voyageur croise-t-il sur sa route dont il ne voit qu'une scène par échappée! La vie est moins complaisante que les livres, et nous assistons rarement au dénoûment des drames que nous avons vus s'engager sous nos yeux. Précisément cette fois nous marchions en sens inverse des personnages que nous aurions voulu connaître, et le lendemain, quand ces deux amants entraient à Ajaccio, nous arrivions nous-mêmes à Olmeto.

Nous partîmes de ce village, en compagnie d'un chasseur du pays, pour aller faire une excursion au bord du Taravo. Pour la première fois, nous eûmes l'occasion d'une de ces chasses que nous avions entrevues en espérance à travers les brumes de la Méditerranée. Les perdrix pullulaient dans les mâquis, et les canards le long des marais. En traversant une jachère, entre deux fourrés, je vis de loin mon chien, le nez au vent, la queue tendue et les yeux fixés sur un petit buisson qui occupait à peine la surface d'un mètre. Je m'approchai lentement, je fis le tour du buisson, je me baissai presque à fleur de terre, croyant surprendre un lièvre au gîte. Le buisson demeura impénétrable, et le chien immobile. Enfin, impatienté de cette longue recherche, je plongeai dans le massif le canon de mon fusil; une perdrix en jaillit de l'autre côté; pendant que je l'ajustais, une seconde prit son vol, et j'en vis sortir ainsi plus de douze les unes après les autres. Quand le gibier tient l'arrêt avec cette

fermeté en plein hiver, on peut juger de la joie des chasseurs et de la fortune de la journée. Nous fîmes tant et si bien, que la nuit nous surprit au bord du Taravo à quatre ou cinq heures d'Olmeto.

Au lieu de retourner au village, nous prîmes le parti de passer la nuit dans une cabane en planches où s'abritaient quelques scieurs de long. Notre gibier fit les frais du souper, et les habitants du lieu partagèrent honnêtement avec nous leur lit de paille et leurs couvertures de laine. Le trajet du Taravo à Olmeto nous offrit plus d'une occasion de recommencer nos prouesses de la veille. Nos hôtes avaient mis à notre disposition un petit cheval qui nous soulagea du poids de nos carniers, et nous revînmes au village, rapportant une balle pleine de canards et de perdrix ; mais, hélas! personne ne nous attendait au seuil de la maison pour nous souhaiter la bienvenue. Il n'y avait là ni maîtresse de maison, ni amis pour fêter notre glorieux retour : nous rentrâmes aussi obscurément que si nous n'avions tué qu'un moineau, et pour comble de disgrâce il n'y avait pas de broche. On fit sauter nos perdrix à la poêle. Nous pûmes prévoir ce jour-là qu'un des grands plaisirs du chasseur, la gloriole du retour, allait nous manquer pendant tout notre voyage. N'importe, nous partîmes d'Olmeto plus rassurés, et nous côtoyâmes le beau golfe de Propriano jusqu'à la vallée pittoresque au fond de laquelle coule le Valinco. A mesure que nous approchions de Sar

tène, les coteaux dépouillaient leur parure sauvage; leurs flancs étaient coupés de vignes et de champs de blé; nous vîmes bientôt au-dessus de la vallée la ville assise sur un des ressauts de la montagne.

Sartène est plutôt un bourg qu'une ville : elle jouit pourtant d'une célébrité justement acquise. C'est l'arrondissement de la Corse qui fournit les plus belles *vendette*. Ceci ne doit point être pris en mauvaise part. Les contrées sauvages où la *vendetta* s'est montrée le plus vivace ne sont pas celles où l'on rencontre le moins de nobles qualités. C'est là que s'est conservée, dans toute son énergie, cette race de héros qui a lutté pendant tant de siècles pour la liberté de sa patrie. On connaît le trait de ce généreux Cervoni, qui vint à la tête de ses parents et de ses amis secourir Paoli, son ennemi mortel, assiégé dans le couvent de Bozio, sacrifiant ainsi sa vengeance personnelle au salut du pays. Lorsque Paoli délivré chercha son libérateur pour lui serrer la main, celui-là était déjà parti, emportant sa haine intacte après le devoir accompli. La *vendetta* en Corse est un préjugé social comme le duel chez nous. C'est le jugement de Dieu du moyen âge. Elle ne sert pas seulement à venger les injures, elle est censée redresser les torts. Des questions de limites, des contestations de propriété ont fait exterminer des familles entières. C'est comme un champ clos où chacun soutient son dire au risque de sa vie; seulement ici le champ clos est vaste, et s'étend du Cap Corse

à Bonifacio. L'iniquité des oppresseurs de la Corse a accoutumé ce malheureux peuple à ne compter que sur ses propres forces. Le fusil et le stylet ont remplacé la verge de la justice. La magistrature française, en y apportant ses habitudes d'impartialité, n'a pu triompher encore de cette tradition barbare. « On ne voit autre chose dans les montagnes, écrit l'historien Filippini, que des troupes d'hommes portant arquebuse. Il n'y a pas d'individu, si pauvre qu'il soit, qui n'ait la sienne de cinq à six écus. Celui qui n'en a pas vendra, pour en acheter une, sa vigne et ses châtaigniers. N'est-il pas admirable de voir des gens dont tout le vêtement ne vaut pas un demi-écu, de pauvres hères qui n'ont pas de pain dans leur maison, se croire déshonorés s'ils n'ont pas une arquebuse? Aussi les terres restent-elles sans culture, et chaque jour enfante-t-il quelque nouvel homicide! » Ces lignes écrites au XVIe siècle, on pourrait les écrire aujourd'hui en changeant le mot d'arquebuse. L'arme s'est perfectionnée, l'homme est resté le même. Pendant ces vingt dernières années, on était parvenu, à force de patience, à opérer en partie le désarmement de la Corse. Un seul jour a anéanti le fruit de ce long travail. Un armurier du pays m'a assuré qu'il s'était vendu en Corse dans la seule année 1848 plus de vingt mille fusils de chasse. Ce que je sais, c'est qu'il est rare de rencontrer un paysan sans armes. Ici chacun porte un fusil par manière de contenance, comme on a porté l'épée, comme on porte encore

qu'on appelle ici du nom de *mucchio*. C'est le repaire favori des compagnies de perdrix. Elles fuient devant le chien à travers ces plantes épaisses, et se font suivre ainsi, d'arrêt en arrêt, jusqu'à de longues distances. A l'heure des vêpres, le vieux curé nous dit adieu, en nous donnant rendez-vous au coucher du soleil. A notre retour, au lieu du maigre souper de la veille, nous trouvâmes une table copieusement servie, du poisson de mer, du gibier, que sais-je encore? On avait mis le hameau au pillage pour nous recevoir. Ce bon curé nous retint plusieurs jours dans sa maison, et nous n'avons pas oublié, Dieu merci, son accueil bienveillant et les longues soirées passées à son foyer. Le maître d'école et les lettrés du village se réunissaient au presbytère; le magister et le curé étaient seuls à parler français, mais notre italien commençait à se plier au patois corse, et la conversation allait bon train. La politique se mêlait souvent à nos propos. Dans cette année 1848, le socialisme était la grande question du jour, et nous avons pu remarquer un bon sens exquis et un véritable sentiment de la liberté dans les observations de ces hommes primitifs. La Corse est le pays du monde où l'on use le moins de la propriété, mais où le droit de possession serait le plus vivement défendu. N'est-il pas singulier que ce soit dans cette Corse où l'on se tire des coups de fusil pour un pouce de terrain, que soient nées les premières idées d'égalité absolue? Le village de Cerbiny, près de Levie,

[illegible] ami de Sartène, dans sa colère rétrospective, nous [illegible]ma qu'un jour il était allé de Paris à Versailles, [illegible]habitait M. Valéry, dans l'intention de lui faire un [illegible]vais parti. Dieu nous préserve donc de nous brouil- [illegible]avec les habitants de Sartène!

[illegible]ous quittâmes la route pour gagner à travers les [illegible]agnes le village de la Monnaccia et le golfe de Fi- [illegible], qui se déploie au pied de ce plateau. Nous traver- [illegible]es une montagne d'un accès difficile par des sentiers [illegible]issés de rochers, et nous arrivâmes un peu tard au [illegible]ge de Caldarelli, voisin de la Monnaccia. La nuit [illegible] obscure, et nous allions de porte en porte, deman- [illegible] un gîte que nous ne trouvions pas, quand Matteo [illegible]ia : Allons chez le *prête!*

[illegible]e *prête*, c'était le curé du lieu, qui nous installa de- [illegible] un grand feu et tira de son bahut quelques œufs et [illegible]oix, tout humilié de ne pas avoir mieux à nous of- [illegible]. Une servante accorte, vêtue d'une robe noire à ju- [illegible] court, avec des brodequins grossiers et des bas [illegible]es, se démenait pour nous bien recevoir. Le lende- [illegible]a était un dimanche. Nous assistâmes à la messe [illegible] une pauvre église dont le clocher sans prétention [illegible] formé d'une poutre liée à deux pins parasols. Le [illegible] sa messe dite, prit son bâton de myrte et se mit [illegible]ir de nous accompagner à la chasse.

[illegible]e plateau qui borde le golfe de Figari est inculte [illegible], à trois pieds de hauteur, de ce ciste vivace

Ils ne rêvent point, comme nos cultivateurs, de moissons chargées de grains, ni de ceps couronnés de raisins. Leur rêve à eux, c'est d'être fonctionnaires, d'être employés par le gouvernement, et j'aime le mot de ce Diogène corse que j'ai rencontré sous le manteau poilu d'un berger, et qui me disait avec amertume : « J'ai vu le moment où l'île de Corse allait mettre le cap sur Marseille pour aller à l'assaut des places! »

Il fallut cependant quitter ce bon gîte. Un jour le soleil levant nous trouva sur la route de Bonifacio. Nous avions laissé à notre droite le golfe de Ventilegne, et nous marchions vers une ligne de rochers qui découpaient l'horizon d'une façon bizarre. La route se glisse entre ces rochers par une ouverture semblable à une porte gigantesque : d'un côté, des montagnes couvertes de sapins; de l'autre, un rocher nu, portant une grande croix sur son sommet. Comme si ce passage nous avait introduits dans une terre nouvelle, le pays changea subitement d'aspect. C'étaient de toutes parts, au lieu de bergers vêtus de poils de chèvre, des cultivateurs et des vignerons en veste de toile blanche, des jardiniers portant des hottes pleines de légumes, de belles vignes, des champs de blé, des massifs d'oliviers, et devant nous, à l'extrémité du plan incliné que nous descendions, la ville de Bonifacio, mirant dans la mer ses clochers italiens. Au delà du détroit, les villages de la Sardaigne blanchissaient sur les coteaux de l'île voisine.

L'entrée de la ville de Bonifacio a un singulier caractère de sauvagerie et de grandeur. On quitte tout à coup des champs cultivés pour s'enfoncer dans une gorge crayeuse dont les flancs blanchâtres sont coupés de quelques végétations vertes; on ne voit plus la mer ni le vaste horizon, et on arrive bientôt au fond d'une vallée sans issue, une *conque*, comme on dit en Corse, formée de tous côtés par des rochers à pic, au bord d'un petit lac tranquille où se balancent quelques bateaux pêcheurs. En levant la tête, on aperçoit au sommet d'une côte roide, pavée, coupée de longues bandes de pierre qui forment escalier, la ville hissée sur un rocher, dans un cercle de remparts brûlés par le soleil. Le petit lac, c'est le port de la ville, qui communique à la mer par un étroit passage.

Malheureusement, Bonifacio est sale et d'un aspect sombre à l'intérieur. Cette ville est suspendue sur les flots, car la base du rocher qu'elle occupe a été rongée par les tempêtes, et cependant à peine y voit-on la mer, tant sont rares les échappées lumineuses dans ses rues tristes et mal percées. Mais, ô voyageur ami, que ta bonne étoile écarte de tes lèvres le bouillon de Bonifacio! J'ai oublié le nom du brave homme qui nous le servit, mais je me souviendrai de son potage. Le jour de notre arrivée, on nous avait placés dans une chambre précédée d'un couloir garni de rayons. Le soir, mon compagnon se plaignit d'une odeur fâcheuse, et, guidé par son nez,

comme aurait pu le faire un de nos *pointers*, vint tomber en arrêt devant l'étagère du couloir; puis, à l'aide d'une chaise, il atteignit le dernier rayon, d'où son bras ramena un gigot colossal.

— Du mouflon! m'écriai-je; quelle chance!

— Non, dit mon ami après mûr examen, c'est du cheval!

— Du cheval!

— Regarde un peu ces jarrets; ils ne peuvent avoir appartenu qu'à un cheval.

Il fallut se rendre à l'évidence. Nous ouvrîmes la fenêtre, et le quartier impur alla tomber sur les glacis du rempart.

Nous nous perdîmes en conjectures sur l'usage que pouvait faire l'hôtelier de cette venaison peu orthodoxe; mais le sommeil coupa court à nos divagations, et le lendemain nous ne songions guère à l'aventure de la veille. Nous mangeâmes bel et bien à table d'hôte, et ce fut précisément le matin de notre départ, qu'en dégustant un potage exécrable, je m'avisai de demander à l'hôtelier, par forme de plaisanterie, s'il était dans ses habitudes de faire du bouillon de cheval.

— Quelquefois, monsieur, répondit-il d'un air doux. Ici la viande de boucherie est fade, et un peu de cheval ne gâte rien.

A ces mots, nous demeurâmes stupéfaits, la cuiller à deux doigts de la bouche, immobiles comme la femme de

Loth surprise par le châtiment du ciel. Que répondre à cet aveu si naïvement exprimé? Notre réponse ne se fit pas attendre : nous allâmes chercher la fin de notre potage à Porto-Vecchio.

II

Porto-Vecchio est une des parties les moins explorées de cette Corse si peu connue. Un village groupé sur une colline et dominant une vaste rade fermée par la nature comme celles de Smyrne et de Toulon; dans cette rade, pas un seul vaisseau, à peine quelques canots de pêcheurs; çà et là, de petites îles composées d'un bloc de rochers couronné de pins parasols; autour de la ville, une plaine couverte de forêts, coupée d'étangs; des flaques d'eau au milieu desquelles on voit percer les branches de quelque arbre noyé dans ces bas-fonds; des promontoires chargés de forêts impénétrables où les lianes s'enchevêtrent sur une étendue de plusieurs lieues; des taillis de bruyères de vingt pieds de hauteur; des clairières de cistes semées de bouquets d'arbousiers, tout cela enfermé dans un hémicycle de montagnes dont les flancs déserts ne montrent pas un seul village : voilà Porto-Vecchio. A cinq lieues de distance, nous sommes loin des honnêtes jardins de Bonifacio et de ses paysans italiens.

Ne croirait-on pas, à ce tableau, voir un de ces villages perdus sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ou dans un coin reculé de l'Amérique du Nord? Et pour compléter l'analogie nous mettons la main, en arrivant à Porto-Vecchio, sur un être merveilleusement approprié au pays, une sorte de trappeur, de chasseur de castors, un métis à moitié policé, à moitié sauvage, un de ces êtres comme on en rencontre aux confins de la civilisation, et qui portent à la fois le caractère des deux mondes qu'ils côtoient. Vu de profil, d'un côté c'est Bas-de-Cuir, le chasseur, le *trouveur* de sentiers, *path-finder*, le traqueur de sangliers et de moufflons; de l'autre, c'est le cuisinier italien, le laboureur lucquois, le marchand de sangsues, le négociant des petits commerces. Vu de face enfin, c'est Bourrasque (Burrasca), un des originaux de la Corse. Comment est-il venu en Corse? qui le sait? Il a été laboureur au Migliacciaro. Pourquoi n'est-il pas retourné en Italie avec ses camarades? Avait-il des raisons plus ou moins graves de ne pas aimer le séjour de son pays? Voilà ce que lui seul pourrait dire, et ce qu'il ne dit pas, car le bavardage n'est pas son fort. Il faut l'accepter pour ce qu'il est, sans antécédents, implanté au milieu de ce pays extraordinaire, et vivant de cette vie libre et solitaire particulière aux individualités fortement accentuées.

Nous l'avions rencontré plusieurs fois dans les environs de la ville, et il se montrait peu disposé à entrer en

relations avec nous; cependant un jour il se laisse aller à partager notre pain et notre gourde de vin. Nous archéologues la chasse de concert. Mon compagnon de voyage est un des illustres chasseurs de ce temps-ci, où les vrais chasseurs sont clairsemés; il a des armes magnifiques, et quand il se décide à envoyer un coup de fusil, il est rare qu'il n'aille pas à son adresse. Bourrasque avait considéré avec étonnement le calibre énorme de son fusil; il en avait essayé la couche et fait jouer les batteries avec un certain attendrissement; mais quand il vit les perdrix tomber mortes à des distances fabuleuses, quand il eut pu comprendre à la justesse exacte du tir, à ce sang-froid invincible, à cette marche régulière, la valeur de l'homme qui maniait cette belle arme, il se dérida tout à coup, et nous proposa de son chef de nous conduire dans des endroits à lui, *dei posti segretti*, où il y avait des bécasses à foison. De ce jour nous fûmes amis. Cette nature concentrée devint expansive dans la mesure de ses instincts. Les bonnes gens de Porto-Vecchio traitent Bourrasque comme un excentrique, comme une espèce de fou; c'est tout simplement un homme rusé, qui a compris qu'il fallait acheter par l'isolement le droit de vivre dans ce pays difficile; il s'est créé une existence à part, ne rebutant et ne recherchant personne. Le meilleur moyen de n'avoir pas d'ennemis, c'est d'éviter de se faire des amis. Grâce à ce système, il est resté en dehors des querelles locales, et il a conservé sa qualité d'étranger, chose précieuse

dans cette île terrible, quoiqu'il habite le pays depuis tantôt vingt années.

A dater de cette heure, nous pouvons dire que nous avons commencé à chasser. Plus de fausses marches, plus de temps perdu; nous réglions nos mouvements comme des hommes qui vont à un but marqué par un chemin connu. Ce pays de Porto-Vecchio est admirablement disposé pour la chasse. Il y a moins de chasseurs qu'ailleurs, parce qu'il est moins habité, et la conformation même du terrain est favorable au gibier. Ces étangs où jamais bateau n'a glissé sont de véritables basses-cours à canards. On les voit de loin s'ébattre au milieu des joncs et des branches avec des cris insolents. Le *rouget* et le grand *col-vert* y coudoient la *capucine* à l'élégante collerette. Les perdrix, si elles sont vivement poussées, ont pour défense ces fourrés impénétrables qu'on appelle du nom spécial d'*alcette*. En outre, le pays presque tout entier est inculte, et la culture est un puissant moyen de destruction. C'est dans les semées que les bergers s'en vont la nuit pour surprendre les perdrix, portant une planche de chêne-liége sur laquelle est clouée une lanterne à réverbérateur. Abrités derrière l'ombre de la planche, ils vont à travers terres avec précaution, dirigeant le rayon lumineux sur tous les points. Dès que les perdrix aperçoivent la lumière, elles lèvent la tête d'un air curieux, éblouies par ce météore nocturne. Toute la compagnie se dessine alors sur le blé vert. On les prend d'un coup de

flat, ou en les décime d'un coup de fusil. Ici, cette chasse meurtrière est impossible, et les perdrix dorment en paix à l'abri des plantes de cista. Enfin, l'absence des habitants pendant les mois de la reproduction laisse la place libre à ces pauvres oiseaux, qui peuvent faire leurs nids sans avoir à craindre d'autres ennemis que les renards et les oiseaux de proie. Dès les premières chaleurs de mai, la fièvre pernicieuse est maîtresse de la plaine, et il faut chercher un refuge dans le haut pays. Aussi presque tous les villages du bord de la mer ont leur pendant sur la montagne.

Che due case tiene,
Una ne pieve.

« Si on a deux maisons, dit le proverbe corse, il pleut dans l'une. » Dans les deux quelquefois, pourrait-il ajouter, car ces pauvres gens, avec leur maison d'hiver et leur maison d'été, sont logés à faire pitié. Toujours est-il que les perdrix profitent de ce moment pour nicher, et quand la population redescend des montagnes, les perdreaux ont *piqué le vert*.

Le voisinage des hauteurs est aussi très-favorable au passage des bécasses. La moindre gelée les fait descendre de leurs retraites dans la plaine. « Montagne poudrée à frimas, bécasse à foison vers les bas. » Ces jours-là, allez au bord des marais de Porto-Vecchio. Elles partent à dé-

couvert au-dessus des buissons, et font des *crochets* au départ comme les bécassines. Je ne parle pas des faisans. Je n'en ai pas vu voler un seul. Il y en a cependant encore quelques-uns ici et dans le Fiumorbo, à ce que dit Bourrasque; mais ce n'est pas la peine d'y perdre son temps, tant ils sont clair-semés.

Nous voilà donc au milieu de cette volière, distribuant notre plomb le mieux possible, sous la conduite d'un guide émérite. Cet homme-là a sondé tous les recoins des deux côtes de l'île; il a sillonné le pays en tous sens, depuis le cap Corse jusqu'à Bonifacio, de Carghèse à Aleria, de l'Ile-Rousse à Porto-Vecchio; il a chassé dans toutes les plaines, pêché dans tous les marais, couché dans toutes les cabanes de bergers, marqué tous les postes d'affût, et, en fin de compte, c'est à Porto-Vecchio qu'il s'est établi. Quand il entre dans un champ et qu'il dit avec un geste de prudence : *Ci sono pernici!* on peut être sûr que le chien va lever la tête et flairer une piste.

J'avouerai toutefois que, ma première ardeur une fois apaisée, j'ai laissé, plus d'un jour, mon ami s'en aller seul avec son infatigable compagnon. Je m'abandonnais à un doux *far niente* au bord de cette belle mer; j'assistais à des pêches miraculeuses, car le poisson est aussi abondant que le gibier, ou bien, à l'heure de midi, j'allais en bateau fumer sur la rade, bercé par le remous des vagues, en compagnie d'un aimable compatriote que ma bonne étoile m'avait fait rencontrer à Porto-Vecchio.

M. de X..., ancien officier de marine, par un concours de circonstances singulières, s'est établi dans ce pays il y a quelques années et y a pris racine. Aujourd'hui il est conseiller municipal de la ville et l'un des hommes importants du canton.

M. de X..., en quittant le service, s'était trouvé en face d'une fortune plus que modique et d'une retraite de lieutenant de vaisseau. Il ne lui convenait pas à lui, vieux *loup de mer*, d'aller planter sa tente dans quelque ville de province, pour y vivre à table d'hôte et passer ses journées dans le café de l'endroit à faire des parties de piquet ou d'écarté. Il avait rêvé mieux que cela pour ses vieux jours : une petite maison sur une côte sauvage, au bord d'une forêt, avec un bateau bien armé qui lui permît d'entretenir quelques relations avec la mer, sa vieille amie. Il prit donc un sac de voyage, et se mit en route. Il arriva ainsi un beau matin à Porto-Vecchio, après avoir fait vainement le tour des côtes de la France. C'était à la fin de novembre. Le soleil était magnifique et animait de sa chaude lumière ce paysage, qui est un des plus beaux du monde. Il s'assit un instant au bord de la rade, à deux cents pas de la ville, à l'ombre de quelques chênes verts, précisément au bout d'un champ d'oliviers qui s'abaissait en pente douce jusqu'à un petit port protégé par un rocher. Une ligne d'arbres dont les branches pendaient sur la mer s'étendait le long de la grève. M. de X... crut revoir un pays déjà bien des fois vi-

sité. « C'est bien cela! » dit-il, et, pressant sa marche, il entra dans la ville du pas délibéré d'un homme qui vient de découvrir son Amérique. Le lendemain, il acheta le champ d'oliviers et ses alentours au double de leur valeur, croyant faire un marché d'or; puis il revint en France chercher sa petite fortune et commença de bâtir sa maison. Les constructions sont chères en Corse; la main-d'œuvre y est hors de prix. Il dépensa là le plus clair de son patrimoine; mais la maison était debout, triomphante, à vingt pas du rivage, ouvrant sur le golfe les trois fenêtres de sa façade neuve, et la petite embarcation qu'il avait amenée de Bastia balançait gracieusement son mât au milieu des branches de chêne vert.

Le voilà donc établi dans sa nouvelle patrie, et, plus heureux que bien d'autres, venu à bout du rêve de sa vie. L'hiver se passa au milieu des joies de sa conquête, un de ces hivers dorés comme on en voit en Corse. Quand vint le printemps, il s'étonna de voir que chacun dans la ville fît des préparatifs de départ. — Que se passe-t-il donc? demanda-t-il. Est-ce que la ville déménage?

— On va partir pour la montagne.

— Et pourquoi faire?

— Pour fuir la fièvre. J'espère bien que vous viendrez avec nous.

— Moi quitter *la Propriété* (c'est le nom de son castel)! vous me la donnez belle avec vos fièvres! J'en ai vu de toutes les couleurs, moi; elles ne m'ont pas fait broncher.

— A votre aise, monsieur!

Et la ville, suivie de ses bagages, se mit en route pour la montagne. Notre philosophe resta seul dans la Propriété, n'ayant pour voisins que quelques douaniers. L'été se passa. La fièvre respecta le courageux propriétaire, qui rit au nez des gens de la ville, quand l'automne les ramena au bord de la mer. Le second hiver continua les joies du premier; seulement, M. de X... put remarquer souvent, à l'ombre de ses oliviers, une jeune fille assez bien tournée, avec son mouchoir de couleur sur la tête. Elle brisait çà et là quelques branches de chêne ou d'olivier. M. de X... la pria poliment de cesser ses promenades, et lui défendit de toucher aux arbres de la Propriété. — Je ne fais point de mal, dit-elle. Et elle revint le lendemain rôder autour de l'enclos. Un soir même, elle entra dans la maison. M. de X... se fâcha et la mit dehors. Quelques jours après, en ouvrant sa porte, il trouva sur le seuil une lettre à son adresse; il la lut et ne fut pas médiocrement étonné. « Monsieur, disait la lettre, je sais que vous êtes homme d'honneur. La petite J. m'a confié que vous l'avez séduite. Elle n'a pas voulu s'adresser à ses frères de peur d'exposer votre vie; elle a préféré venir me trouver pour me prier d'accommoder cette affaire. Je vous écris donc la présente afin de vous engager à l'épouser comme vous le devez. » Le tout était signé d'un nom inconnu, avec deux poignards en sautoir.

— Qui m'a envoyé ce poisson d'avril? dit M. de X...

Cependant cette pensée le préoccupait, et il crut devoir prendre quelques renseignements sur l'existence du personnage qui avait signé la lettre. — C'est un bandit, lui dit-on; un très honnête homme, monsieur. Il ne vous demandera jamais rien que de juste; mais avec lui il ne faut pas gauchir, on y jouerait sa peau. Avez-vous affaire à lui?

— Non, dit-il. J'avais entendu prononcer son nom; je voulais savoir quel homme c'était.

L'habitant de *la Propriété* retourna soucieux à ses travaux ordinaires. En ce moment-là, il construisait à lui seul un quai devant son port. Chaque jour il apportait une grosse pierre et nivelait le terrain. Un soir qu'il était assis devant le feu de sa cuisine, fumant gravement sa pipe, un homme de haute taille entra, le salua poliment et lui demanda un instant d'entretien. M. de X... n'aimait pas la figure de cet inconnu; mais il n'était pas homme à reculer, et il ouvrit la porte de la chambre voisine. Quand ils furent seuls : — Monsieur, dit l'étranger, c'est moi qui ai eu l'honneur de vous écrire.

— En ce cas, monsieur, vous me permettrez de vous dire que vous avez la tête à l'envers.

— Non pas, monsieur. Cette petite effrontée est venue me trouver; elle sait que je suis honnête homme (*gualant'uomo*) et que je n'aime pas l'injustice. Elle a si bien entortillé ses phrases, que j'ai cru qu'elle allait vous rendre père. Elle sait que mes prières ont le bonheur d'être souvent exaucées.

— Celle-là n'est pas en chemin de réussir, murmura M. de X... d'un ton de colère contenue.

— Enfin, voyant que vous ne vous pressiez pas d'en finir, j'ai voulu aller aux renseignements au risque de ma peau, monsieur. Hier soir je suis venu à la ville. Je voulais en avoir le cœur net, et il est résulté de mes renseignements que la petite m'a trompé. Je lui ai dit deux mots à l'oreille qu'elle n'oubliera pas; mais je n'ai pas voulu quitter le pays sans venir vous faire mes excuses. Je serais désolé que vous me prissiez pour ce que je ne suis pas.

— Ma foi vous êtes un galant homme, lui dit M. de X... en respirant plus à l'aise. Avez-vous soupé?

— Non, monsieur. J'ai toute la nuit devant moi.

Et les deux nouvelles connaissances soupèrent gaiement ensemble.

— Et qu'auriez-vous fait, dit le maître de la maison en congédiant son hôte sur le coup de minuit, si la petite avait dit vrai?

— Vous l'auriez épousée; je vous honore trop pour penser le contraire.

— Mais enfin?

— Enfin! nous autres, voyez-vous, voilà notre juge de paix!

Et il fit résonner sous sa large main le talon de son fusil.

Il est inutile de dire que la jeune fille ne revint pas se promener à l'ombre des oliviers de la Propriété; mais

l'été suivant, la fièvre fut moins polie que le bandit. M. de X... fut gravement atteint; il résista grâce à un tempérament éprouvé par vingt ans de navigation. Cependant il fallut se résigner à aller passer la saison d'été à la ville. M. de X... prenait son mal en patience, quand nous l'avons connu, en attendant quelque nouvelle boutade de la fortune. Du reste, sans s'en apercevoir, il est devenu à peu près Corse; il croit fermement à l'avenir du pays qu'il a adopté, et il y travaille, selon ses forces, avec toute la sagacité d'un esprit droit et tout le courage d'un bon citoyen. Nous étions donc le mieux du monde à Porto-Vecchio, et si les lits avaient été moins durs, les perdrix un peu moins frites, nous aurions pu y passer le reste de notre vie; mais la destinée du voyageur est d'aller en avant, regrettant et se souvenant toujours.

Bourrasque était devenu, comme on le pense, notre compagnon inséparable, et il nous témoignait beaucoup d'attachement. Je me rappelle l'inquiétude que lui causa un jour ma disparition au milieu d'une partie de chasse. Vers la moitié de la journée, je m'étais laissé entraîner à poursuivre une bande de perdrix jusqu'au pied du Taglio-Rosso. Je rencontrai derrière un mur en pierre sèche un homme qui, après s'être informé, selon la coutume, de ce que je faisais dans le pays, me proposa de me conduire à un endroit voisin où je verrais des centaines de perdrix. J'eus la faiblesse de le suivre; mais au lieu de me conduire à vingt minutes de là, il me fit faire tout simple-

ment l'ascension du Taglio-Rosso. Quand nous fûmes arrivés au sommet, après une heure de marche au pas de course, nous trouvâmes en effet les perdrix promises, et je puis dire que jamais je n'en ai vu pulluler de la sorte. Elles partaient de tous les côtés, comme un bouquet de feu d'artifice, mais sur un terrain très-difficile, au milieu de rochers chancelants, de buissons épais, si bien qu'à peine en tuai-je trois ou quatre en vingt coups de fusil. Le crépuscule m'engageait au retour. Je priai mon guide improvisé de me reconduire jusqu'à la ville. Il commença en effet à descendre avec moi les pentes de la montagne, puis tout à coup il s'arrêta et me dit en se grattant l'oreille :

— Je suis bandit; je voudrais bien vous accompagner plus loin, mais ce serait dangereux pour moi.

J'étais médiocrement satisfait, mais je sentis pourtant qu'il était inutile d'insister.

— Vous me donnerez, s'il vous plaît, quelques coups de poudre. Un pauvre bandit n'a guère de moyens de s'en procurer.

Je les lui donnai en rechignant, et je le quittai. Il me rejoignit au bout de quelques pas et me demanda des allumettes, puis du plomb, puis des capsules que je lui donnai. Et comme je me croyais quitte, il recommença à se gratter l'oreille d'une façon inquiétante.

— Vous avez une bien jolie poire à poudre, me dit-il d'une voix insinuante.

— C'est vrai; mais je n'en ai qu'une et je la garde.

Elle me ferait bien plaisir.

— Allez-vous-en à tous les diables.

Et, sans attendre mon congé, je commençai à déguerpir à grands pas. Je me retournai au détour du chemin. Il était resté à la place où je l'avais laissé, et paraissait réfléchir. « Si je recommence à se gratter l'oreille, me dis-je, nous allons en voir de belles. » Cependant la nuit était venue. Je m'égarai dans la plaine, comme je l'avais prévu. Tantôt je tombais dans une fondrière, tantôt je prenais un chemin qui me conduisait à un étang. Je songeais involontairement à mon bandit et à cette maudite poire à poudre qui avait eu le malheur de lui plaire. Enfin, comme j'étais engagé dans un champ de bruyères, ne sachant guère ce que je faisais, j'entendis deux coups de fusil à une centaine de pas de moi; mon chien partit comme un trait dans cette direction, et je reconnus la voix de Bourrasque qui l'appelait. Je le rejoignis bien vite. Quand le brave homme m'aperçut, il se livra à des démonstrations de joie qui me touchèrent dans un gaillard de sa trempe. Il avait appris par un berger que j'avais gravi le Taglio-Rosso avec Giovan Anton, et, quoiqu'il ne le pensât pas capable de me faire un mauvais parti, il errait depuis deux heures au pied de la montagne, dans l'espoir de me retrouver.

Ce bandit, alors si aimable, est devenu depuis un des plus redoutables membres de cette troupe de cuchi qui désole encore en ce moment l'arrondissement de Sar-

tène : c'est l'histoire de presque tous les bandits. Ils se jettent dans le mâquis après une vendetta où les a contraints le préjugé du pays. S'ils ont quelques ressources, ils passent en Sardaigne; sinon, ils vivent dans les bois, aidés et nourris par les bergers. Puis les souffrances, les privations, les conduisent à aller emprunter de l'argent dans les maisons où ils sont connus. Bientôt ils taxent les habitants à de fortes sommes, et, si on leur résiste, ils mettent les terres en interdit, tuent les chevaux, les vaches, les troupeaux, enfin se font voleurs de grands chemins, ce qui est une extrémité rare chez un peuple qui méprise le vol.

Ce sont sans doute ces mêmes bandits qui, depuis notre passage, ont lassé M. de X... de leurs importunités, au point qu'il a été obligé de quitter la Propriété et de venir habiter Porto-Vecchio. Du reste, on les traque à l'heure qu'il est comme des bêtes fauves. On en a tué je ne sais combien depuis six mois. Il court à ce propos, dans toutes les chaumières de la Corse, un bruit qui est venu jusqu'en France, et que nous donnons pour ce qu'il vaut. On prétend que ce sont leurs anciens amis, les bergers, qui les trahissent et qui les tuent. On nous a raconté l'histoire de deux bandits des environs de Calvi, Seraphino et Massone, liés d'une étroite amitié, qu'un berger a endormis en versant de l'opium dans leur eau-de-vie. Il les a livrés dans cet état à la gendarmerie. Avec les derniers bandits disparaîtra la véritable Corse.

Et déjà elle n'est plus, puisqu'on a pu trouver des traîtres parmi ces généreux bergers, autrefois si loyaux et si hospitaliers.

III

Dès les premiers jours de notre connaissance avec Bourrasque, nous avions renvoyé nos chevaux et le guide Matteo. Nous loûmes un mulet pour porter notre valise, et nous partîmes gaiement de Porto-Vecchio, à pied, le long de la belle route de la côte orientale qui nous conduisit à la ferme du Migliaciaro.

On a à peu près renoncé aujourd'hui à l'exploitation de ce magnifique domaine. Les champs sont retournés en friche. Là comme ailleurs, le caractère violent des habitants, les querelles, les procès, ont découragé les étrangers qui venaient apporter dans le pays leur argent et leur industrie. Il faut dire aussi que les personnes chargées de la direction de cette entreprise n'ont pas peu contribué, si nous en croyons les détails recueillis sur les lieux, à ruiner cet établissement par leur ignorance, leur incurie, par ce laisser-aller de grands seigneurs qui perd tant de nouveaux propriétaires. Des capitaux immenses avaient été dépensés à la légère dans les premiers moments d'enthousiasme, et plus tard ces mêmes capitaux appliqués avec intelligence, avec une connaissance plus

cette des difficultés à vaincre, auraient peut-être décidé le succès de l'entreprise. Toutefois, il est permis de douter qu'on puisse obtenir des succès agricoles dans une plaine d'une merveilleuse fertilité, il est vrai, mais d'où les habitants sont chassés par la fièvre pendant l'été et une partie de l'automne.

Le petit fleuve qui passe au pied de la ferme a donné son nom à tout le canton. Le Fiumorbo est un des plateaux de la Corse où l'on rencontre le plus de bécasses. Il y a aussi beaucoup de cerfs dans la forêt de Pinia, qui borde la mer. Une personne d'Ajaccio nous avait envoyé une lettre de recommandation pour un de ses parents qui habite ce pays. Qu'on nous permette de transcrire ici cette lettre, qui est un des documents intéressants de notre voyage, et qui peut faire connaître certaines nuances du caractère corse : « Mon cher parent, disait l'habitant d'Ajaccio, je vous adresse deux personnes à moi inconnues qui partent pour le Fiumorbo. Ce que je sais, c'est qu'ils sont grands chasseurs. J'ai cru comprendre que, s'ils prenaient quelque cerf ou sanglier, ce serait pour les envoyer à Paris. Je t'engage donc à rassembler tous nos amis pour faire faire à ces messieurs une belle chasse, et qu'on puisse dire sur le continent : Voilà le produit de la chasse des P... du Fiumorbo. »

Quelques jours avant notre départ de Porto-Vecchio, nous avions envoyé à son adresse cette singulière lettre d'introduction en précisant l'époque de notre passage au

Migliaciaro. A notre arrivée, nous trouvâmes nos hôtes improvisés préparés à une grande chasse. Une heure après, nous vîmes défiler sur la route toute une caravane de chasseurs montés par couples sur le dos de malheureux petits chevaux qui portaient bravement cette double charge. C'était une nouvelle bande de chasseurs amenés à notre intention par un de nos amis du continent sur le bruit de notre passage. Contre la conclusion du proverbe, l'abondance de biens fut sur le point de nuire à nos plaisirs. Nous acceptâmes gaiement ce renfort, il nous semblait tout naturel de réunir les deux bandes en une seule pour une chasse générale; mais nous avions compté sans les mœurs du pays. Les deux bandes appartenaient à des partis ennemis; elles étaient divisées par des questions électorales, et ce sont ici questions de vie ou de mort. On dépense pour l'élection d'un conseiller général ou d'un député plus d'intrigues et de paroles que toute la diplomatie européenne dans un congrès. De plus, ces deux villages appartenaient, l'un au parti *anglais*, l'autre au parti *français*. Ceci a besoin d'explication, on s'étonnerait à juste titre que l'Angleterre eût un parti sur une terre française! On range dans le parti anglais tout membre d'une famille qui s'est prononcée pour les Anglais pendant l'occupation de l'île par l'Angleterre. On voit qu'en Corse rien ne s'oublie. Nous étions fort empêchés, comme on pense. On ne voulait entendre à aucun accommodement. Les choses prenaient une tournure

inquiétantes; enfin, grâce à notre prudence, un traité fut conclu. S'il se fût agi d'un seul voyageur, l'accord eût été à peu près impossible. Pour deux, il devint facile. Il fut convenu qu'une des deux communes rivales chasserait avec mon camarade, et l'autre avec moi. La chose ainsi posée nous promettait une belle chasse, grâce à la lutte de ces amours-propres surexcités.

Le lendemain donc, au point du jour, les deux compagnies se mirent en route chacune de son côté. La commune de la Ghisonnaccia, qui me faisait les honneurs de la chasse, avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses chasseurs. Tout le village y était, jusqu'à l'instituteur et ses écoliers. Ceux-là avaient été amenés comme *voix*. Les *voix* jouent un grand rôle dans cette chasse de traqueurs. On entoure un bois. Deux côtés sont occupés par des enfants qui sont chargés de pousser de grands cris dès que la bête est lancée. Le pauvre animal, pressé en croupe par les traqueurs et les chiens, n'osant se jeter à droite ni à gauche, à cause du bruit des voix, pousse droit à la portion du bois où il n'entend ni cris ni aboiements, et là il rencontre dans les clairières et les sentiers le chasseur qui l'attend immobile, le fusil en main.

Nous avions, d'après ces principes stratégiques, formé autour d'un des quartiers de la forêt de Pinia une enceinte formidable. Les bergers étaient entrés avec leurs chiens dans le fourré, et bientôt nous entendîmes les hurlements des chiens au *lancer*. Les enfants du maître d'école leur

répondirent par un concert de cris aigus. J'étais posté sur la lisière du bois, au bord d'une vaste clairière coupée d'arbustes et de cistes, et j'attendais avec une certaine émotion le moment de voir bondir le cerf à travers le taillis; mais la voix des chiens changea bientôt de direction. Les cerfs, car il y en avait deux, avaient forcé la ligne des *voix* et avaient gagné une autre partie de la forêt. Les bergers, accourus aux cris des enfants qui avaient vu passer les bêtes, *coupèrent* les chiens, et les ramenèrent dans l'enceinte. Cette fois, nous attendîmes longtemps; enfin un autre animal fut mis sur pied, les conques marines dont se servent les bergers, et qu'on appelle des cornets, retentirent dans les profondeurs de la forêt, et j'entendis deux coups de fusil éclater à des intervalles rapprochés sur la ligne où j'étais placé. Tout à coup je vis bondir à trente pas de moi quelque chose de fauve; je tirai un coup au hasard, et il me sembla voir disparaître la bête dans le fourré, comme si elle s'affaissait sur elle-même. Je courus dans cette direction, ce qui était imprudent vu la position des autres tireurs, et je ne trouvai rien, sinon quelques feuilles d'arbousier marquées de sang. Les chiens passèrent auprès de moi comme un troupeau de loups. Je retournai à mon poste. J'attendis là plus de vingt minutes, n'entendant que les cris des chiens, le cornet des bergers et les *voix* des enfants. Enfin, on vint m'annoncer que la biche, car c'était une biche, hélas! s'était jetée dans un étang et avait été prise

par les enfants. La pauvre bête captive, une liane passée autour du cou, en guise de collier, était debout, étonnée et farouche, au milieu d'un groupe de paysans. Elle ouvrait de grands yeux pleins de tristesse et regardait autour d'elle d'un air effaré. De temps en temps elle essayait de bondir, et, retenue par ses liens, redevenait timide et découragée. Les paysans joyeux me la montraient d'un air d'orgueil.

— Il faut l'emmener vivante, dit le maire; elle peut guérir de sa blessure. Vous l'emporterez à Paris.

Je ne savais que dire; mais, du fond du cœur, j'espérais que les lianes allaient se rompre; je proposai timidement de lui rendre la liberté. Des hourras d'indignation accueillirent mon avis. On songeait en ce moment à l'orgueil du retour ! si nos rivaux étaient moins heureux! On essaya donc de faire marcher la pauvre prisonnière; mais elle se révoltait de temps en temps avec tant d'énergie, qu'on résolut de lui lier les pattes et de la placer sur le dos d'un cheval. Je demandai grâce pour elle, car, je l'avoue, j'avais le cœur navré. L'ardeur de la chasse ne me soutenait plus, et je trouvais ce jeu cruel. Le maire alors me demanda mon stylet et lui troua la gorge. La malheureuse bête resta debout sur ses jambes tremblantes, poussant de temps en temps quelques soupirs, comme eût fait un être humain. Enfin elle tomba sur ses genoux. On dit que les cerfs pleurent avant de mourir; il me serait difficile de dire ce qu'a fait celui-là, car j'avais moi-

même les yeux troublés par les larmes. On charge le cadavre sur un cheval, nous reprîmes le chemin du village en longue ligne, sur trois de front, moi placé entre le maître d'école et le maire, au son des cornets, et en murmurant de loin en loin quelques couplets de l'air de *Charles VI* : « Mort aux Anglais! » J'étais du parti français.

Nous rentrâmes au village dans cet ordre imposant, précédés par le cheval sur les flancs duquel pendait le corps de la biche. L'autre bande de chasseurs n'était pas encore revenue. Ils arrivèrent une heure après et les mains vides. Ce furent alors de notre côté des transports de joie. Je passai la soirée dans une sorte d'inquiétude fébrileuse, craignant à chaque instant qu'une sotte querelle ne vînt terminer d'une façon terrible cette journée sanglante. Dieu merci, tout se passa convenablement. J'offris au maire le stylet dont il s'était servi pour le coup de grâce, et, de son côté, il m'offrit, au nom de sa commune, le corps de la biche. J'ai rapporté la peau de cette pauvre bête; mais, c'est un trophée qui me rappelle un triste souvenir.

Du Migliaciaro nous allâmes à Puzzichello en chassant le long des maquis. Nous avions quitté les bords de la mer pour nous rapprocher des montagnes, et nous entrâmes au soleil couchant dans une petite vallée au-dessus de laquelle se dessinait une vaste maison blanche. C'est l'établissement de bains d'eau minérale de Puzzi-

chète. Le régisseur nous fit préparer deux petites chambres propres, blanchies à la chaux et garnies de lits en fer. C'est là que nous découvrîmes pour la première fois les talents culinaires de Bourrasque. Jusque-là le souvenir s'en avait rien dit, de crainte qu'on ne le détournât de la chasse pour l'employer à ses vils travaux; mais son amitié pour nous l'emporta, et, nous voyant réduits à des repas incommodes à la grâce de Dieu, il se mit un jour en devoir de nous préparer un dîner. Les lacs salés des environs nous fournissaient d'excellents poissons et des huîtres vertes. Nous garnissions royalement la broche. Il ne fallait qu'un cuisinier pour mettre à profit ces riches éléments. Bourrasque fut cet homme. Il était de première force, et nous avons gardé le souvenir de ses salades d'huîtres et de ses lièvres à la *cacciatore*.

Pour la première fois depuis Ajaccio, nous rencontrions le *confortable*, et ici dans des conditions nouvelles et meilleures, car on met un certain orgueil à fournir soi-même à ses besoins. D'ailleurs, pour des observateurs curieux, c'était une bonne fortune d'habiter cette maison. Il y avait dans cette grande caserne je ne sais combien de familles vivant en commun, comme dans un phalanstère. Les paysans d'un petit village voisin perché sur la montagne viennent y passer leur quartier d'hiver. Toute cette population, fière et paresseuse, jouissant du beau climat de la plaine, répandue sur les terrasses et dans le jardin, se chauffait au soleil, chassait, fumait, jouait aux cartes.

Les femmes et les filles s'occupaient des travaux du ménage.

Comme chez tous les peuples accoutumés au *far niente*, on rencontre ici chez les femmes l'énergie et l'activité qui manquent aux hommes. Les femmes corses ne reculent pas devant les plus rudes travaux. Nous avons vu à Calvi une belle jeune femme porter la malle d'un voyageur sur ses épaules, pendant que le mari, les bras ballants et la pipe à la bouche, l'accompagnait seigneurialement en causant avec l'étranger. Du reste, ces mœurs datent de loin, et comme nous avons cité Filippini en parlant des hommes, nous pouvons chercher dans Pierre de Corse le portrait de ces vaillantes créatures : « Vous les verriez, dit-il, lorsqu'elles vont à la fontaine, portant un vase sur la tête, la bride d'un cheval passée à leur bras, et la quenouille à la main (*vas capite continentes, equum si eum habent, brachio trahentes, linumque nentes*). Arrivées à la source, elle font boire le cheval, emplissent leur cruche d'eau, et reviennent à la maison par la même route, en tournant leur fuseau. Elles sont vertueuses et dorment peu. » Ne dirait-on pas une page détachée de la Bible ou de l'Odyssée?

Quel quartier général que ce Puzzichello pour des touristes chasseurs! Nous tirions chaque jour quelques pièces de gibier pour entretenir le garde-manger. Le reste du temps, nous pêchions, nous prenions des bains, un luxe rare en Corse, et nous traquions les sangliers de

concert avec nos camarades du phalanstère. On conçoit combien une chasse est facile à organiser au milieu de la famille armée qui habite cet établissement. Puzzichello est en outre le canton de la Corse où ce gibier est le plus abondant. On en *lance* quelquefois trois ou quatre dans le même fourré. On les chasse de la même façon que le cerf. La venaison se partage entre les chasseurs par portions égales. La hure seule appartient à celui qui a abattu la bête. Dans un rayon d'une lieue autour de Puzzichello sont répandues quelques cabanes de bergers dont les chiens à oreilles droites et à longs poils servent à la fois de meute et de limiers.

Les cabanes de ces pasteurs sont construites de quelques pieux fichés en terre, sur lesquels on établit un lit de bruyères et de cistes; on recouvre le tout d'une couche de terre de façon à intercepter tout à fait la circulation de l'air. J'ai vu de ces cabanes qui contenaient des familles de sept ou huit personnes. Le feu est placé devant la porte qui sert en même temps de cheminée. Lorsqu'on approche la nuit de ces chaumières, on peut voir aux clartés du feu les têtes de tous les habitants entassés comme des cadavres sur leur lit de paille et couvrant tout le sol de la cabane. Le petit cheval, s'ils en ont un, est entravé à quelques pas de là. A côté de l'habitation, une cave grossièrement construite sert à enfermer les fromages. Les bergers s'appellent entre eux au moyen de ces *cornets* dont nous avons déjà parlé, formés d'une corne de bœuf ou d'une coquille percée par les deux bouts; le

son doux et monotone de ces trompes s'entendait à des distances énormes.

C'est dans l'intimité de ces paysans et de ces bergers que nous avons passé trois semaines à Puzzichello. Nos premières chasses avaient été heureuses, pour nos compagnons du moins; car pour notre part, nous ne brûlions notre poudre qu'aux renards. Les bergers ne s'en plaignaient pas, et je les soupçonne de nous avoir fait plus d'une fois chasser le renard sous prétexte de sanglier, ici, où il n'y a pas de loups, les renards se donnent l'agrément d'emporter les petits agneaux. Quand on a passé deux ou trois heures, la main crispée et les yeux fixés sur un sentier, il n'est pas gai de se trouver en face de ce misérable gibier : mon ami et moi, nous en savions quelque chose.

Comme nous nous plaignions à Bourrasque de nos déconvenues, il nous conseilla une chasse à l'affût. Il alla reconnaître le pays pendant le jour, et le soir il nous conduisit au fond d'un ravin où il nous embusqua derrière des fourrés, après avoir enveloppé nos souliers dans des peaux de renards, pour tromper l'odorat du sanglier. Il avait eu soin de nous poster de façon que le vent ne nous trahît pas. Nous étions placés tous trois sur la même ligne, de dix pas en dix pas. Devant nous s'ouvrait une clairière où la lune traçait un cercle lumineux. Nous demeurâmes ainsi plus de deux heures. Il faisait froid et je commençais à perdre patience, quand à l'extrémité du

cercle lumineux je vis passer l'ombre d'un sanglier qui marchait avec précaution, écoutant, s'arrêtant à tous les pas. Il était arrivé sans que le moindre bruit nous révélât sa marche. Il était à l'extrémité de la clairière opposée à celle que j'occupais, et se dirigeait en droite ligne sur mon camarade. Cependant le coup de fusil attendu n'arrivait pas. Enfin, au moment où le sanglier effleurait le buisson derrière lequel mon compagnon était placé, un éclair illumina le hallier, et le sanglier roula sur l'herbe. Il se relevait, quand un second coup de fusil le fit trébucher cette fois pour ne plus se relever.

— *Bonet* dit la voix de Bourrasque.

Nous avions attaché notre mulet à quelques centaines de pas; Bourrasque fut le chercher, et nous rentrâmes, au clair de lune, rapportant notre prise, qui était de belle taille. Bourrasque était calme, comme il convient à un sauvage.

— Voilà, dit-il d'un ton bref, comme il faut tuer le sanglier; de cette façon, on n'est pas obligé de le partager.

Le plateau incliné qui conduit de Puzzichello à Aleria est un des plus giboyeux de la Corse, mais aussi le plus fréquenté des chasseurs étrangers. Le méchant petit village d'Aleria occupe l'emplacement de la ville romaine bâtie par Sylla; à peine en trouve-t-on çà et là quelques débris. Un petit fort et quelques masures occupent le sommet d'un mamelon isolé de toutes parts, qui se détache sur le fond bleu de la mer. Ce groupe jauni par le

soleil, placé au-dessus de pentes abruptes où croissent de maigres oliviers, ressemble à s'y méprendre à un paysage des côtes de la Syrie ou de la Palestine. L'Étang de Diane, qui a été autrefois, dit-on, le port de la ville, est creusé au pied de ce mamelon.

Dans ce même village d'Aleria débarqua, au milieu du XVIIIe siècle, cet illustre aventurier qui fut roi de la Corse pendant quatre mois. On a fait un personnage ridicule de ce roi Théodore, et cependant, voyez l'injustice de l'opinion! toutes ses actions sont d'un grand cœur, presque d'un héros. Mais quoi! Voltaire l'a fait asseoir avec Candide à ce fameux dîner des rois détrônés, et de toutes ces majestés déchues, c'est le plus pauvre être. Ses camarades d'infortune lui font l'aumône de quelques sequins pour s'acheter des habits et des chemises. Quel homme pourtant, ce Théodore de Neuhoff, venu on ne sait d'où, élu roi par le libre suffrage de cette Corse indomptable; cet héroïque soldat qui se bat comme un lion, qui tient en échec la république de Gênes; cet esprit puissant qui organise en quelques jours un pays déchiré par tant de guerres; ce religieux observateur de sa parole, qui descend noblement du trône pour aller chercher des secours à sa patrie adoptive; ce diplomate hardi qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucune difficulté ne rebute, qui tire une armée du néant, et qui aurait sauvé encore une fois l'indépendance de la Corse sans l'intervention des armées françaises! Héros chevaleresque et malheureux qui mé-

riterait une place dans l'histoire, et qui ne vit cependant dans la mémoire des hommes que par les plaisanteries de Voltaire et la musique de Paisiello !

Nous étions venus jusqu'à Aleria en chassant sur les bords du Tavignano. Tout en poursuivant les perdrix, nous avions tué deux ou trois lièvres. Les lièvres ne sont pas rares en Corse, bien au contraire; mais dans ce pays couvert, dans ces plaines garnies de cistes, il est presque impossible de les tirer. Nous passâmes la nuit à Aleria pour retourner le lendemain à Pozzichello, cette fois en remontant les rives du Tagnone, un autre petit fleuve qui coupe la plaine. Nous rencontrâmes à l'auberge, venant de Bastia, un jeune médecin d'une figure aimable et d'une tournure distinguée. Il avait fait ses études en France, et à son retour il était venu se jeter dans une méchante affaire qui, dès les premiers jours, l'avait à peu près ruiné. En arrivant à son village, il avait trouvé son père mort de la fièvre et son petit patrimoine en désarroi. Il ne lui restait pour toute fortune que quelques coins de terre à peu près incultes. Or, la médecine est un pauvre métier dans un pays où toute une famille s'abonne à l'année avec un médecin pour une somme de 12 à 15 francs. Il essaya donc de tirer parti de son mince héritage. Il possédait une maison où demeurait une famille pauvre depuis tantôt vingt années. Ces gens-là n'avaient jamais payé un sou de loyer. Le père du docteur les avait laissés sans les importuner, sachant qu'ils avaient des enfants

à élever, mais les enfants avaient grandi et pouvaient se suffire à eux-mêmes. Le docteur pensa donc qu'il était temps de régulariser la position de ses locataires. Il leur fit entendre qu'il les tenait quittes de tous les termes passés, à la condition qu'à l'avenir le loyer serait payé exactement. On fit la sourde oreille. Au bout d'un an, le docteur leur envoya une assignation. Le vieux père entra en fureur à cette nouvelle. « Il y a assez longtemps que j'habite la maison, disait-il, elle m'appartient! » Cependant la procédure allait son train, lorsqu'un nouveau personnage entra en scène. Ce n'était ni plus ni moins que Decio, un bandit célèbre qui, à lui seul, avait mis à contribution des villages entiers. Le docteur reçut une lettre de ce misérable érigé en juge. Il le condamnait à payer les frais de la procédure et à laisser ses locataires en possession de la maison. Notre jeune médecin, tout frais émoulu des écoles de Montpellier, ne tint pas compte de cet étrange avertissement. Deuxième lettre de Decio, confirmant le premier jugement et sommant le docteur de payer au bandit 800 francs à titre de sanction pénale, faute de quoi il serait tué au coin du premier buisson. Notre homme envoya la lettre au procureur général et *se garda;* mais se garder, c'était renoncer à sa profession et à sa clientèle. Au bout de six mois, il était ruiné. Il prit la résolution de mourir bravement ou de sortir de ce mauvais pas. Il écrivit donc au bandit pour lui faire savoir qu'il se résignait à

ses exigences et lui demanda un rendez-vous qui fut accepté à la condition toutefois qu'il y viendrait seul et sans armes. Celui-ci s'exécuta et partit sans armes apparentes, mais seulement de deux pistolets de poche. Au lieu fixé, il ne trouva pas Décio, mais un petit berger qui l'envoya à une demi-lieue de là. Le manége se répéta plusieurs fois. Il fut ainsi de berger en berger jusqu'à un lieu désert, dominé par un rocher escarpé. Décio était debout sur le rocher avec deux bandits armés jusqu'aux dents. C'est de là qu'il entama la conversation. Voici quelles étaient ses conditions : mise en liberté du locataire que le procureur général avait fait arrêter, donation de sa maison en bonne et due forme, et pour lui, Décio, souscription d'un effet de commerce de 2,000 francs au nom d'un tiers. Le docteur marchandaq la somme fut réduite à 1,200 francs. Décio avait tout ce qu'il fallait sur lui, car c'était un lettré, comme le dit dans *Colomba*, écritoire, plume, papier timbré. Il descendit de sa forteresse.

— Si tu bouges, dit-il au médecin en montrant ses acolytes, voilà deux gaillards qui feront ton affaire.

— Vous voyez bien que je n'ai pas d'armes, dit le docteur.

Décio était désarmé, et tirait de sa poche son écritoire et sa plume, quand le docteur lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet, s'empara de son fusil, et se jeta derrière un rocher au moment où deux balles sifflaient à

ses oreilles. De là, avec une agilité merveilleuse, il descendit les pentes de la montagne, glissant dans le maquis comme une couleuvre, si bien qu'il échappa aux deux bandits. Ceux-ci ont dit plus tard que le docteur avait agi bravement, et que, comme Decio n'était pas leur parent, ils n'avaient plus rien à y voir.

Ce trait de courage a fait des amis au docteur; mais Decio a laissé un fils de dix ans qui s'exerce déjà à tirer à la cible, et le pauvre docteur ne voit pas l'avenir en rose. Il nous racontait cette triste histoire d'un ton dolent, sous la cheminée de cette misérable auberge. Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que partout ce sont les mêmes histoires. Ce terrible refrain nous a poursuivis pendant tout notre voyage. L'institution du jury, déjà vicieuse en France, n'est guère faite pour extirper le mal au milieu de ce peuple sauvage. D'autre part, les faux témoignages, qui sont devenus une arme de guerre, entravent l'action de la justice, et sont eux-mêmes la cause de nouveaux malheurs. On n'a pas oublié ce terrible Santa-Lucia, qui, voyant son frère innocent envoyé aux galères, jura de punir les dix-huit faux témoins qui l'avaient fait condamner. Il a tenu parole : à ceux-ci il a logé une balle dans le cœur, à ceux-là il a crevé les yeux, à d'autres il a fait subir d'épouvantables mutilations. Un seul restait, le plus coupable de tous, l'instigateur du crime, qui vivait au fond de sa maison à Ajaccio. Celui-là fut tué sur le seuil de l'église, à midi, d'un coup de stylet, Santa-Lucia,

comme l'ange exterminateur, traversa la foule, courut à la mer, et remonta, aux yeux de toute la population, dans la barque qui l'avait amené. Il a passé depuis en Italie et s'est joint à la troupe de Garibaldi.

Et cependant qui ne l'aimerait, cette Corse où ne vit aucun animal malfaisant, ni le loup, ni le scorpion, ni la vipère, cette terre où les plantes des tropiques croissent auprès des ceps de la Bourgogne, où se pressent les forêts de hêtres gigantesques, de pins et de chênes-liéges, où croissent sans engrais tous les légumes et toutes les céréales; cette île aux rivages coupés de golfes comme celui de Naples, de rades comme celle de Smyrne, aux vallées riches de sources minérales, aux montagnes qui gardent dans leurs flancs inexploités le granit orbiculaire et le porphyre globuleux, deux pierres uniques au monde, le vert antique et la sienite, le plomb et l'antimoine, la serpentine et le marbre? Voilà ces montagnes, ces plaines, ces vallées, qui sont percées de belles routes : on défrichera les marais, on réparera les ports, on bâtira des églises; mais l'homme, le changera-t-on? Dans cette Corse désormais libre et française, combien faudra-t-il de siècles de liberté pour effacer l'empreinte de tant de désordres, pour détruire tant de cruels préjugés, tant de vices érigés en vertus, fruits amers de la servitude?

IV

L'arrêté préfectoral qui fermait la chasse vint nous arracher le fusil des mains. Nous avions fait de notre mieux, et notre seul regret était de n'avoir pu faire une chasse aux moufions. — Quoi! disait mon intrépide camarade, il n'y a ici qu'une chasse originale, et nous ne l'avons pas faite! Nous chasserons ailleurs le sanglier et la bécasse; mais le moufion! un animal quasi fabuleux, le père de la grande race des moutons, à ce que dit Buffon. Pour un moufion je donnerais tout le gibier que j'ai tué. — Mais avant le mois d'avril, nous disait-on, nous n'avions guère de chances de réussir. C'étaient six semaines à employer. Nous laissâmes à Puzzichello nos chiens et nos fusils, et pendant ces jours de loisir nous visitâmes le reste de l'île.

Ce qui nous a frappés surtout dans cette rapide excursion, c'est, avec la bienveillance des indigènes pour l'étranger qui voyage, la variété infinie des sites et des paysages. Il ne faut y chercher ni monuments, ni vestiges historiques. L'histoire de la Corse est pour ainsi dire isolée du mouvement européen. L'île est formée d'une longue chaîne de montagnes assez semblable à la carcasse d'un vaisseau renversé; elle est bordée d'un cordon

de plaines plus ou moins étroites, selon que la montagne s'avance en saillie vers la côte ou se replie sur elle-même. A ces éléments uniformes, on pourrait croire que la Corse est d'un aspect monotone, et cependant chaque province, chaque canton a sa physionomie propre. Ajaccio, ville neuve, à moitié française, à moitié corse, ne ressemble ni par sa structure ni par ses mœurs à Bastia, ville italienne qui porte jusque dans ses églises vêtues de marbre et dorées le reflet de la Toscane voisine. Corte, enfermé dans son cercle de montagnes, au pied du Monte Rotondo, avec son château-fort, ses ponts élégants, ses deux rivières, son horizon borné, ne ressemble pas davantage à l'Ile-Rousse, petit port français bâti au bord de cette Provence corse qu'on appelle la Balagne, Bonifacio est génois, Carghèse est grec; le Cap Corse tient des bords du Rhône, des vignobles de l'Ermitage et de la Côte-Rôtie; le lac Nino, perdu dans les rochers sévères comme un lac alpestre, n'a point la physionomie des étangs d'Urbin et de Diane; la grotte élégante de Brando, avec ses corridors découpés à jour, ses stalactites fantastiques, n'a guère de parenté avec les coupoles rocailleuses du *Sdragunau* (grotte du dragon) de Bonifacio : là c'est une forêt de hêtres ou de pins laricio, ici les champs d'olivier ou les vignobles, ailleurs les châtaigniers. Quant aux oasis cultivées, elles n'occupent pas le dixième du terrain; elles sont pressées de tous côtés par les forêts envahissantes. Du reste, les vrais villages corses sont

perdus dans les maquis. On peut voir ailleurs des Bastia, des Corte, des Ile-Rousse, mais où trouver, sinon sur sa montagne, un village de Bocognano, au milieu de ses châtaigniers qui lui fournissent son pain, avec ses groupes de maisons brunes, ses traditions énergiques, ses sangliers domestiques qui fouillent le sol des rues? Ailleurs, c'est l'Italie, c'est la Provence, le Dauphiné, la Suisse, l'Orient; là, c'est la Corse avec ses manteaux en poil de chèvre, ses chapeaux pointus ou ses bonnets de laine brune, la vieille commune du moyen âge avec ses partis irréconciliables, ses familles armées, ses chefs traditionnels. Le passé s'y est conservé, au milieu de l'air pur de ces montagnes, comme à Pompéi le monde romain sous les cendres du Vésuve. Seulement là-bas c'est un monde mort, un monde de revenants et de squelettes; ici, c'est un monde agité et bruyant, avec les couleurs de la santé et les palpitations de la vie.

Depuis vingt ans, bien des débouchés ont été ouverts; sans compter les chemins du Cap Corse et de Saint-Florent, une belle route, qui relie Ajaccio à Bastia, coupe l'île en diagonale avec un embranchement de Corte sur Calvi et l'Ile-Rousse; enfin la route de ceinture est achevée partout, hormis dans le tronçon qui reliera Ajaccio à Calvi en touchant à Cargèse. Nous avons parcouru toutes ces routes, gravi bien des montagnes, battu bien des sentiers en compagnie de Bourrasque, qui nous éclairait de sa vieille expérience, et de tout ceci nous avons

conclu que le vrai pays de chasse de l'île s'étend des bords du Taravo aux bords du Tavignano, en suivant les bords de la mer; il faut réserver toutefois une mention honorable pour le petit pays de Zilia, sur la côte occidentale.

Mais revenons aux mouflons. De retour à Puzzichello au temps fixé, nous allâmes, au-dessus de la Conca, demander l'hospitalité à un berger qui nous reçut pour deux nuits dans sa cabane.

On sait que le mouflon a l'encolure, le pied et le pelage d'un cerf, la taille d'un daim à peu près et les cornes d'un bélier; ces cornes sont de la grosseur du bras au moins à la base, beaucoup plus longues que celles du bélier, plantées près des yeux, et se recourbent en cercle; ses mœurs participent à la fois du chamois et du cerf. Comme le chamois, il vit au sommet des plus hautes montagnes; mais il en descend souvent pour chercher les pâturages, et se cache dans les fourrés. C'est là que nous espérions le surprendre. Dans les plateaux où nous cherchions les mouflons, on les traque comme des sangliers. Notre première journée fut perdue : nous ne tuâmes qu'un renard. Le second jour, nous reconnûmes la trace de trois mouflons. On juge de notre joie. Malheureusement nous n'étions pas assez nombreux. Ils sortirent en bondissant du maquis, à quarante pas de mon compagnon, qui les salua de ses deux coups de fusil : c'est une carabine qu'il aurait fallu pour les abattre. Je les vis moi-même passer à travers les rochers avec une mer-

veilleuse agilité et regagner leurs retraites inabordables. J'étais assez joyeux de les avoir vus courir; mais le tireur était désespéré.

— Je tuerai le mouflon du Jardin des Plantes! s'écria-t-il dans un beau mouvement de rage.

Il fallait songer à quitter la Corse. Bourrasque allait pêcher des sangsues; nos amis de Puzzichello étaient retournés à leur montagne. Ce ne fut point sans un serrement de cœur que nous mîmes le pied à l'échelle du paquebot qui devait nous ramener à Marseille. En somme, nous avions passé notre hiver loin des bruits de Paris, loin des discussions politiques, et nous avions amassé des souvenirs qui ne sont pas sans charme. Maintenant que le temps et la distance en ont adouci les teintes un peu rudes, nous la revoyons souvent dans nos rêves, cette île sauvage, mais avec les yeux du poëte corse : « O Cyrno! vêtue de bruyères et couronnée de myrte, tu souris au milieu des flots comme une vierge farouche! Les princes te font les yeux doux, mais tu veux garder ta liberté. »

FIN.